

**KWAME NKRUMAH UNIVERSITY OF SCIENCE AND TECHNOLOGY  
KUMASI**

**COLLEGE OF ART AND SOCIAL SCIENCES**

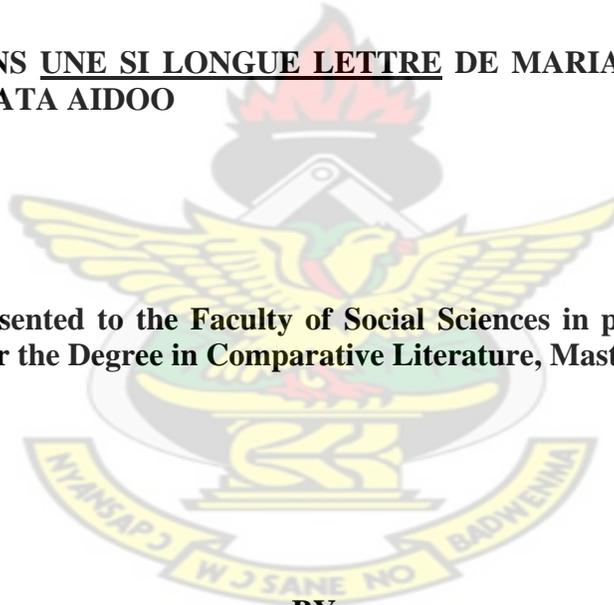
**FACULTY OF SOCIAL SCIENCES**

**DEPARTMENT OF MODERN LANGUAGES**

**KNUST**

**FEMINISME DANS UNE SI LONGUE LETTRE DE MARIAMA BÂ ET DANS  
ANOWA D'AMA ATA AIDOO**

**A Dissertation presented to the Faculty of Social Sciences in partial fulfillment of  
the requirement for the Degree in Comparative Literature, Master of Arts**



**BY**

**MILLICENT YENKANGYI**

**NOVEMBER 2009**

DECLARATION

I declare that I have personally undertaken the study reported herein under supervision.

.....

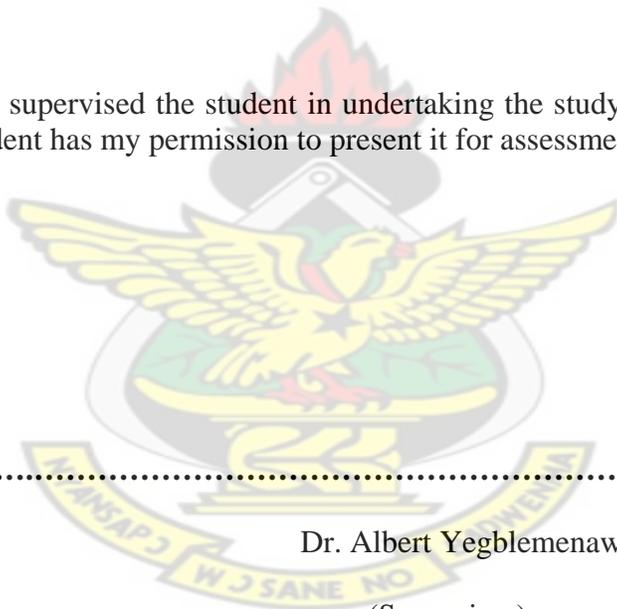
Date

.....

MILLICENT YENGKANGYI

KNUST  
(Student)

I declare that I have supervised the student in undertaking the study reported herein and confirm that the student has my permission to present it for assessment.



.....

Date

Dr. Albert Yegblemenawo

(Supervisor)

.....

Date

.....

HEAD OF DEPARTMENT

## DEDICACE

A mes parents, à mes frères et sœurs et mes amis pour tout leur soutien moral et leur amour.

# KNUST



## REMERCIEMENTS

Nous remercions Dieu pour l'énergie qu'il nous accordée à rédiger cette dissertation, car sans lui, nous n'aurions rien pu faire.

Nous devons également remercier le Dr. Albert Yegblemenawo, professeur au Département des Langues Modernes, qui nous a beaucoup encouragés tout au long de ce travail.

Nous tenons à remercier le Prof. K. Opoku Agyeman, professeur du Département qui nous a donné des conseils au commencement pour bien choisir le sujet. Nous devons aussi dire un grand merci à M. Joseph Nsiah pour son aide.

Nous remercions aussi Monsieur F. Sarpong Cobia et Monsieur F. J. Gyawu, l'ancien directeur de 4BN Basic School et le nouveau respectivement pour nous avoir donné la permission d'assister au cours à l'université.

Nos remerciements vont aussi à Madame Lebene Tetteh qui nous a donné des documents, ainsi qu'à nos amis pour leur soutien moral.

A toutes et à tous, nous disons merci.

## RESUME

Notre travail est une étude du féminisme à travers deux ouvrages : *Une si longue lettre* de Mariama Bâ et *Anowa* d'Ama Ata Aidoo. Depuis l'émergence des femmes écrivaines africaines, l'image de la femme dans la littérature négro-africaine, a connu une importante transformation. La littérature a été utilisée pour libérer les Noirs pendant l'époque coloniale et pour dévoiler l'exploitation de l'homme Noir par l'homme Noir après les indépendances.

Dans les sociétés africaines, les hommes sont considérés plus importants que les femmes. La femme africaine n'a ni le droit de vote ni le droit de choisir son amant ni le droit à l'éducation formelle. Elle doit obéir aux ordres de l'homme, doit se taire pendant la décision familiale. En fait, la femme africaine est comparée à un enfant, un esclave, un orphelin, un sourd-muet ou un aveugle. Elle est reléguée à l'arrière-plan en toute chose. La cuisine est réservée pour elle. Les hommes ne souffrent pas le même sort que les femmes. La raison est qu'ils sont considérés comme les chefs des familles. Ce sont eux qui décident quoi faire et à ne pas faire. Aujourd'hui, les femmes et quelques hommes essayent de sensibiliser le monde à propos de la souffrance des femmes et au besoin de leur émancipation.

Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo, les auteurs des deux livres qui sont à la base de notre étude sont parmi ces groupes qui luttent contre la dure condition des femmes. Elles luttent souvent pour les Sénégalaises et les Ghanéennes respectivement et les Africaines en général.

Il ressort de notre étude que, bien que sortant de deux milieux socioculturels différents, Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo font cause commune dans le but de rehausser la valeur des femmes longtemps marginalisées dans la société africaine.

Ama Ata Aidoo et Mariama Bâ semblent dire à travers leurs œuvres que les hommes et les femmes devraient changer leurs comportements afin que les femmes se placent à la position qu'il faut au sein de la société autour d'elles. Ce changement de comportement est nécessaire considérant le fait que, notre société elle-même change vite et que, les choses prennent de nouvelles dimensions. Donc, les aspects des mœurs cruelles qui mettent perpétuellement les femmes dans une condition de dépendance doivent être abandonnés pour le bien-être de la femme.



## ABSTRACT

Our research work is a study of feminism with particular reference to two books: *Une si longue lettre* by Mariama Bâ and *Anowa* by Ama Ata Aidoo. Since the emergence of African women writers in the negro-african literature, there has been an important transformation in the image of the African woman. Literature was used to set Blacks free during the colonial days and it reveals the exploitation of Black man after independence.

In the traditional set-up, men are considered more important than women. The African woman has no right to choose her life partner and to formal education. She must obey or take orders, must keep quiet during family discussions. In fact, the African woman could be compared to a child, a slave, an orphan, a deaf or a blind person. She is relegated to the back ground in everything with the kitchen reserved for her. Unlike the women, the men do not undergo such hardships. The reason is that, they are considered the heads of the families. They decide what each member of the families should do and what not to do and no one dares violate their decisions. Today some activists both men and women are trying to sensitize the world concerning the sufferings of women and the need to free them from these hardships.

The two authors, Mariama Bâ and Ama Ata Aidoo who form the bases of our study, are among these groups who are fighting tooth and nail against the difficult conditions of women. They are fighting for Senegalese and Ghanaian women respectively, and above all, African women in general.

It appears in our study that, though coming from different socio-cultural background, Mariama Bâ and Ama Ata Aidoo have a common goal, that is, to vitalize the

values of these women who have being marginalized for a long time now in their societies.

Mariama Bâ and Ama Ata Aidoo seem to say, through their works that both men and women are to be sensitized so that, the position of the woman in the society can be re-evaluated. This evaluation is necessary considering the fact that, our society is changing fast and that; things are taking a new dimension. Therefore, acts that put women in a perpetual unbearable condition must be abandoned for the well-being of the African woman.

KNUST



## 0.0 INTRODUCTION

### 0.1 Présentation de la problématique

Pour notre travail, nous avons choisi de faire l'étude portant sur le thème, 'Féminisme' dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ et dans *Anowa* d'Ama Ata Aidoo. Le féminisme en tant que phénomène d'actualité nous intéresse beaucoup. Nous avons voulu l'étudier chez Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo, deux championnes de la cause de la femme africaine marginalisée et reléguée à l'arrière-plan dans différents aspects de la vie. Le souci à résoudre est :

Premièrement, les filles n'ont pas droit à l'éducation formelle, elles sont données en mariage sans leur consentement pour la simple raison que, le mariage est une chose très délicate, importante qui doit être traitée avec soin. Mais cet argument ne cache-t-il pas un intérêt pour l'argent, étant donné que c'est le prétendant le plus offrant qui est préféré. On remarque aussi que, la plupart du temps, les premières femmes sont maltraitées aux foyers musulmans et traditionnels. Les femmes stériles sont grondées pour le manque des enfants au foyer conjugal et certains hommes ont été déniés de leur place qu'il faut.

Deuxièmement, toutes les féministes qui championnent la cause des femmes marginalisées et reléguées à l'arrière plan sont vues comme des féministes. Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo qui font parties de ce groupe sont aussi comme des féministes. Nous voudrions analyser leurs œuvres pour voir si vraiment elles ne sont des féministes pure et simple qui ne se battent que pour les causes féminines.

## 0.2 Justification du choix du sujet

Le féminisme est vu par les hommes comme une révolte contre toutes barrières artificielles imposées aux femmes ; barrières qui entravent leurs libertés. En d'autre terme le féminisme est vu comme un élément destructif en train de détruire l'institution du mariage et la relation amicale entre l'homme et la femme. Les hommes semblent donc se voir plus ou moins traités comme des ennemis des femmes.

Dans les pays en voie de développement, l'émancipation de la femme est un problème. L'émancipation de la femme africaine nous touchant de près, nous avons voulu y apporter notre contribution. D'où le choix de ce sujet : Féminisme dans Une si longue lettre de Mariama Bâ et dans Anowa d'Ama Ata Aidoo.

## 0.3 Objectif du travail

Notre objectif dans ce mémoire est de faire une étude comparée d'Une si longue lettre de Mariama Bâ et d'Anowa d'Ama Ata Aidoo. Nous allons entre autres essayer de déterminer le degré et la portée du féminisme dans les œuvres de ces deux écrivaines.

Notre travail porte également sur les systèmes traditionnels et religieux, les dimensions sociales et raciales, le complexe de supériorité masculine et le complexe d'infériorité féminine. Ces complexes contribuent à la destruction de la femme traditionnelle ainsi que la femme moderne.

## 0.4 Méthodologie

Notre méthode de recherche est basée sur la documentation. Nous allons faire une lecture critique d'Une si longue lettre de Mariama Bâ et d'Anowa d'Ama Ata Aidoo : les

deux livres principaux de notre travail pour avoir une compréhension profonde des éléments de féminisme. Nous allons lire d'autres œuvres de ces deux écrivaines, des revues, des romans qui ont de rapport avec notre étude, et passer en revue quelques théories sur le féminisme. Les bibliothèques de différentes universités ghanéennes, telles que l'Université de Cape Coast, (UCC), l'Université du Ghana, l'Université de Kumasi et la bibliothèque du centre culturel de Bantama à Kumasi seront consultées pour des documents relatifs à notre sujet.

Nous ne pouvons pas travailler sur le féminisme sans avoir, au moins, une discussion avec les gens. De ce fait, nous avons également eu des entretiens avec des mariés, des divorcés et des célibataires. Nous avons aussi utilisé des émissions radiophoniques et télévisées sur la femme.

## **0.5 Cadre théorique**

### **0.5.1 La définition du thème féminisme**

Qu'entendons-nous par '*féminisme*' ? Il y a plusieurs définitions du thème '*féminisme*', mais nous allons en retenir que quelques-unes.

Le dictionnaire Universel définit « féminisme » comme « une doctrine, une attitude favorable à la défense des intérêts propres aux femmes et à l'extension des droits et du rôle de la femme dans la société. »

Selon le Petit Robert, le féminisme est « une doctrine, un mouvement qui préconise l'extension des droits et du rôle de la femme dans la société. »

D'après Larousse (1993), le féminisme est « une doctrine qui préconise l'amélioration et l'extension du rôle et des droits des femmes dans la société ; mouvement qui milite dans ce sens. »

Dans *The Grounding Of Modern Feminism*, COTT N. F. affirme que le féminisme est vu comme une égalité sexuelle, mais peut être exprimé dans un sens négatif dans le cas où un groupe est classé le plus haut, ou le plus bas en grade, ou bien l'un des groupes contrôle les droits et les opportunités de l'autre groupe. Pour elle, la condition des femmes doit être construite socialement plutôt que d'être prédestinée par Dieu. La situation peut donc être reconstruite pour gagner les droits et la liberté des femmes. Elle remarque que si la condition des femmes était déterminée par son origine divine, les femmes n'auraient donc pas la possibilité de changer leur situation. Selon COTT N. F. le féminisme en tant qu'une identité de groupe de genre, tient à ce que les femmes s'aperçoivent comme un sexe biologique aussi bien qu'un groupe social.

GILMAN C. P., définit le féminisme comme « la prise de conscience sociale des femmes du monde ».

D'après COTT C. C, le féminisme est une « révolte mondiale contre tous les obstacles artificiels imposés aux femmes et à la liberté humaine. »

A la lumière de ces différentes définitions du thème '*féminisme*', nous définissons le féminisme comme : un groupe, une attitude, une doctrine, un droit canonique, un mouvement qui lutte pour libérer ses membres, pour faire sortir les femmes de leur état de dépendance, pour les encourager à se libérer, à avoir confiance en elles-mêmes, à avoir l'esprit positif et à se dire qu'elles peuvent agir comme les hommes.

### **0.5.2 Les théories appliquées au féminisme**

Le féminisme est ensemble d'idées politiques, philosophiques, sociales cherchant à promouvoir les intérêts et les droits des femmes globalement, prenant en compte l'aspect de l'inégalité fondé sur le sexe. Les féministes essaient de créer de nouveaux rapports

sociaux et de développer le moyen propre à la défense des droits des femmes. Bon nombre des théories essaient de montrer le pouvoir et la dominance masculine globalement. Nous allons regarder quelques-unes telles que la théorie libérale, la théorie Marxiste, la théorie psychanalytique. Ces théories expliquent la domination de l'homme sur la femme et l'inimitié créée entre ces deux groupes. Les théories féministes, de leur part, exigent de la mutualité entre les deux êtres différents.

### **0.5.2.1 La théorie libérale**

Le thème libéral suggère tolérance d'une variété des vies, des croyances et des comportements. Certes, c'est également possible de percevoir les perspectives libérales comme plus conventionnel et socialement moins subversif. John Locke, l'un des philosophes libéraux du 17<sup>ème</sup> siècle, a fait une distinction entre le droit divin d'un roi à diriger, qui devient un modèle pour d'autres relations hiérarchiques entre serviteur et patron, mari et épouse.

C'est dans les œuvres des écrivains et des philosophes de la deuxième moitié du 18<sup>ème</sup> siècle et le 19<sup>ème</sup> siècle comme Mary Wollstonecraft, John Stuart Mill et Harriet Taylor que la théorie libérale était explicitement étendue aux femmes. Ces féministes libérales insistaient sur la liberté individuelle, la valeur de rationalité et la capacité de réformer pour atteindre des progrès pour l'humanité.

Pour John Stuart Mill et Harriet Taylor, l'égalité entre les femmes et les hommes est nécessaire. Ils rejettent l'idée qu'il est possible de faire un jugement de nature féminine qui pourrait être utilisée pour justifier le statut inférieur des femmes. Une distinction a été faite par ces écrivains sur le pouvoir dominant des hommes sur les femmes dans la société patriarcale qui dénie le droit des femmes.

Betty Friedan pour sa part, s'est rendue compte que les femmes américaines n'étaient pas contentes. Dans son livre : *The Feminine Mystique* (1963) Betty Friedan a fait une enquête sur l'état de mécontentement des femmes aux foyers américains. Betty Friedan essaie d'identifier le problème, les causes, les effets sur les femmes et les solutions possibles. Juliet Mitchell dans *20th Century Women Novelists: Feminist Theory into Practice* p31 a décrit le « National Organization for Women » (NOW) qui a été fondé par Betty Friedan aux Etats-Unis en 1967 comme un réformiste et non pas comme un parti pour la libération des femmes par elles-mêmes ou par d'autres groupes.

### **0.5.2.2 La théorie Marxiste**

La majorité des féministes marxistes croient que la libération des femmes n'est pas possible dans une société patriarcale capitaliste. Ils préconisent une synthèse, un développement ou une transformation de la théorie marxiste et de la théorie féministe pour expliquer et terminer l'oppression des femmes. Marx avait peu à dire des femmes. C'était dans le livre de Friedrich Engels, le collaborateur de Marx, intitulé: *The Origin of the Family, Private Property and the State* (1884) qui est considéré approprié pour le féminisme marxiste. Beaucoup d'idées marxistes ont été utilisées pour le mouvement féministe.

Nous sommes tentés de supposer que, les êtres humains sont des individus libres qui ont des idées concernant le monde autour d'eux. Nos expériences du monde en tant qu'individu, nos idées du monde sont des conditions matérielles autour de nous, ou bien, la façon dont notre société est organisée économiquement pour créer le moyen de nous soutenir et nous reproduire.

La théorie de matérialisme historique dialectique ne montre que le changement de la condition matérielle qui crée un conflit entre la classe dominante (la bourgeoise) et la classe subordonnée (les prolétariats). La transition d'un système féodal à un système capitaliste détermine les vies des classes sociales. Il y a des luttes perpétuelles entre la classe dominante et la classe subordonnée. Cette dernière travaille beaucoup, mais gagne très peu. La classe subordonnée est exclue de la société et des produits qu'elle crée :(comme la femme qui ne profite pas de ses activités au foyer et hors de la maison). Cette condition finit par la révolte et la pousse à la formation des unions, des partis politiques pour trouver des solutions.

L'œuvre de Friedrich Engels prend en compte la reproduction et la production des femmes. La domination des hommes sur les femmes a émanée du capitalisme. Pour les marxistes, les idéologies dominantes maintiennent les intérêts des groupes sociaux dominants.

D'après Friedrich Engels, le seul remède pour les femmes oppressées, c'est de s'impliquer dans des activités hors de la maison pour leur libération.

### **0.5.2.3 La théorie psychanalytique**

La théorie psychanalyste est une relation entre le Marxisme et le féminisme décrit comme « un mariage mécontent ». La théorie explique le comportement humain. L'identité individuelle est formée en relation des autres. Sigmund Freud, père de la théorie psychanalyste, a développé une doctrine comme « une guérison pour la parole » pour combattre les crises hystériques et la névrosé de ses malades. La psychanalyste implique aussi l'écoute attentivement des problèmes, et l'interprétation des choses comme : les rêves, les fantaisies et les jeux des malades.

Le 'Complexe d'Œdipe' de Freud débute avec la compréhension que, les enfants de différents sexes s'identifient premièrement à la mère qui est le premier objet de l'amour et puis, perçoivent soit le père soit la mère comme rivaux pour leurs affections. Le petit garçon doit apprendre qu'il ne peut pas posséder sa mère et la laisse pour quelqu'un afin de s'identifier avec son père et entrer successivement dans la vie sexuelle et psychique.

Le petit garçon est circoncit. Avec la circoncision et le Complexe d'Œdipe, le petit apprend à s'identifier à son père et le pouvoir patriarcal qu'il possède à accepter l'imposition des conventions sociales. La reconnaissance de soi-même et le complexe d'infériorité de sa mère provoque chez la fille un rejet de sa mère comme un objet d'amour. La petite fille transfère à son père son amour. Elle ne subit pas la circoncision donc, elle ne développe pas le même amour de son frère pour sa mère plutôt, elle accepte son rôle féminin passif.

L'idée de Freud est critiquée par les féministes de seconde vague. D'après Juliet Mitchell, Freud n'est pas une déterministe biologique, plutôt, il a vu que le corps fonctionne dans une manière qui correspond à la culture d'une société et que ses théories sont socialement produites dans des circonstances patriarcales spécifiques.

La théorie psychanalyste montre l'autorité, le pouvoir, la domination de l'homme sur la femme et la préférence des garçons par rapport aux filles. Ceci explique aussi la raison pour laquelle les filles sont données en mariage dans les sociétés sans les consulter.

#### **0.5.2.4 La théorie féministe**

Le livre de Simone de Beauvoir : *Le Deuxième Sexe* (1949) peut être vu comme un exemple de première vague du féminisme en France. Le livre traite beaucoup de sujets y compris la biologie, la race et le lesbianisme qui sont très importants dans les écrits

féministes et discute la relation entre le féminisme et d'autres théories comme le Marxisme et le psychanalyste de manière à préparer le terrain pour la théorie de la deuxième vague du féminisme. C'est l'une des œuvres les plus célèbres et les plus importantes pour le mouvement féministe. *Le Deuxième Sexe* parle de l'infériorité des femmes comme un fait en relation de leur situation plutôt que de leur nature.

La première partie du livre montre comment la société patriarcale perçoit les femmes. La deuxième parle de la condition de la femme dans la société. Dans *Le Deuxième Sexe* Simone de Beauvoir affirme qu' : « On ne naît pas femme, on le devient ». Ceci suggère que, ce n'est pas la biologie ou la nature qui les fait femmes mais, c'est la société qui leur impose des rôles différents.

D'après de Beauvoir, masculinité représente la positivité, la neutralité, la normale et le transcendent alors que la féminité est perçue comme la négativité, l'aberrant et l'immanent. La société, les parents, la religion, tout réaffirme aux femmes qu'elles sont inférieures aux hommes. Ce sont les hommes qui contrôlent le monde. La femme se consacre entièrement à son mariage et à ses enfants au risque de limiter sa liberté. Pour Simone de Beauvoir, les femmes pourraient être contentes avec telles définitions patriarcales mais, leur libération est la plus importante. de Beauvoir rejette l'explication de l'infériorité offert par les théories marxiste, et psychanalyste.

La vision de la libération des femmes, selon de Beauvoir, est autour de la destruction de leur situation inférieure par rapport aux hommes et la création de l'égalité. de Beauvoir met l'accent sur le fait qu'un tel développement dépend des changements sociaux tels que: travailler hors de la maison, l'abolition du mariage qui n'apporte pas le bonheur aux femmes. L'allocation de maternité et le droit à l'avortement. L'alliance entre la domination et la soumission doit être remplacée par la mutualité. La femme sacrifie

souvent sa profession pour celle de son mari. L'homme ne devrait pas encourager ce comportement chez la femme. de Beauvoir explique que, dans une situation où les deux sexes seraient égaux, les deux seraient plus libres. Elle ajoute que, si l'homme donne la possibilité aux femmes d'avoir une carrière, elles pourraient être un peu plus indépendantes.

L'inégalité dont parle Simone de Beauvoir peut s'étendre au domaine de la distribution des tâches à la maison et de la faible participation des femmes dans d'autres domaines comme le travail ou la politique. Les plus hauts postes sont toujours réservés aux hommes créant l'inégalité entre l'homme et la femme. Simone de Beauvoir souhaite que, la situation soit corrigée.

De son côté, dans *A Vindication of the Rights of Women* (1792), Mary Wollstonecraft trouve très nécessaire l'exigence des opportunités égales entre deux êtres différents. Wollstonecraft signale que les femmes seraient aussi capables que les hommes si elles avaient la même chance que les hommes. Elle s'oppose à l'exploitation dont sont victimes les femmes les plus pauvres, contraintes à faire des travaux ou à la très peu rémunérés ou à se prostituer.

Les écrivains féministes africains ont profité du message de la liberté pour les femmes globalement, prêchée par l'Organisation des Nations Unies (ONU), pour critiquer les faits sociaux tels que : l'éducation des femmes, la polygamie, le mariage arrangé et les castes qui donnent aux hommes et à certaines femmes l'autorité sur les femmes.

Le féminisme se réclame de mouvements plus anciens ou de combats menés dans d'autres contextes historiques. Parfois, le féminisme est présenté comme une lutte pour terminer l'oppression des femmes. Cette lutte est soutenue absolument par les femmes

bien qu'il soit vigoureusement défendu par les hommes. Les féministes sont déterminants de faire progresser les femmes dans les contextes sociaux, politiques et économiques. En somme, les féministes cherchent à faire avancer la cause des femmes en le soutenant à se structurer en tant que des personnes autonomes, capables de gérer leur propre corps et leur vie.

A la lumière de toutes ces théories que nous avons évoquées, nous allons essayer de faire ressortir le féminisme à travers notre étude d'Une si longue lettre de Mariama Bâ et d'Anowa d'Ama Ata Aidoo.

## **0.6 Travaux antérieurs**

Beaucoup d'encre ont coulé sur le féminisme chez Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo. Nous cherchons alors ce qui a été dit sur la façon dont ces deux écrivaines luttent en faveur de leurs peuples. Dans Critique sociale de la condition féminine (1997), Rosaline GBENO de l'Université du Ghana croit que Mariama Bâ semble dire dans ses œuvres que, l'homme doit être blâmé pour tout ce qui contribue à la destruction du mariage mixte dans les romans de Mariama Bâ. Il joue un rôle très important pour le succès d'un mariage. Il doit faire l'effort de maintenir la paix qu'il faut au foyer.

Dans le mémoire La libération dans un chant écarlate de Mariama Bâ (2001), PREMPEH Lydia de l'Université de Cape Coast, dévoile la façon dont la lutte émancipatrice de la femme prend des envergures diversifiées et devient de plus en plus acharnée. Selon elle, Un chant écarlate est non seulement le chant écarlate d'une femme mais aussi le chant écarlate d'une Afrique en retard par rapport à d'autres continents.

.Dans son article : « Mariama Bâ So Long a Letter », publié dans African Literature Today : A journal of Explanatory Criticism (1985), ELDRED D. Jones

présente Une si longue lettre comme un roman radical qui adapte la forme d'une lettre. Pour lui Mariama Bâ attaque tout rejet des idées émanant des femmes ainsi que les idées qui ne sont pas progressives dans la société sénégalaise. Par des séries de réminiscences, Ramatoulaye, l'héroïne d'Une si longue lettre, montre comment elle est capable de retenir sa dignité dans la situation difficile créée par la mort de son mari.

Dans Women in African Literature Today édité par Eldred D Jones, Mbye Cham a publié un article sur Une si longue lettre et Un chant écarlate intitulé Contemporary Society and the Female Imagination : A Study of the Novels of Mariama Bâ. Mbye Cham trouve que Mariama Bâ parle d'un cri féminin qui transcende d'une race, d'une classe, d'une ethnique, en fait, un abandon physique et psychologique. Dans sa société, la femme est toujours chargée de fardeau et c'est à elle d'accepter cette condition et de souffrir perpétuellement les conséquences ou bien de la refuser et tout faire pour se libérer.

Dans un article sur Une si longue lettre de Mariama Bâ, intitulé To Rise Again; Women and Marriage, apparu dans la revue Asemka n° 6 (1989), Jane N. OPOKU AGYEMANG de l'université de Cape Coast, parle de différents types de mariages qui existent et le lot de la femme. Elle a expliqué aussi que toutes les femmes dans le roman sont abandonnées, méprisées, échangées et reléguées à l'arrière-plan.

Dans son article, La mise en scène de la condition féminine, sur Anowa et The Dilemma of a Ghost d'Ama Ata Aidoo, dans Notre Librairie : Nouvelles écritures féminines p 37, Denise COUSSY présente les femmes comme des victimes expiatoires. Elle parle de l'infériorité féminine tout en dénonçant le monde machiste dans lequel ces femmes doivent évoluer. Elle montre comment il est difficile pour les héroïnes de réussir à créer de véritables relations avec leurs maris et comment leurs mariages, malgré des débuts chaleureux, débouchent sur une détresse physique et morale. Les deux pièces

d'Ama Ata Aidoo, selon Denise COUSSY, parviennent, cependant, à démontrer combien ces femmes réussissent à semer leur message d'émancipation.

Toujours dans Notre Librairie : Nouvelles écritures féminines (1969) p 8, Thérèse KUOH-MOUKOURY, une Camerounaise, critique, dans son article Rencontres essentielles, la mentalité des hommes selon laquelle la femme est faite pour le sexe et que, la femme ne peut s'accomplir et s'épanouir que dans le cadre du mariage.

Dans un article Feminism and Fecundity in Igbo Birth Song apparu dans Feminism in African Literature: Essays of Criticism (1961) p 34, Helen CHUKWUMA évoque la stérilité de la femme et les mauvais traitements que cela attire. Selon CHUKWUMA, la joie d'un couple c'est d'avoir des enfants pour véhiculer la procréation. La femme est donc vue comme outil central de cette activité naturelle.

### **0.7 Différentes parties du mémoire.**

Notre mémoire est divisé en quatre chapitres. Dans le premier chapitre qui est une étude d'Une si longue lettre de Mariama Bâ, évoque le point de vue de Mariama Bâ à propos du mariage forcé des filles, de la politique, de la polygamie, de l'éducation formelle des filles et des castes qui sapent le bonheur de la femme dans la société patriarcale au Sénégal.

Le deuxième chapitre qui est une analyse de la pièce Anowa d'Ama Ata Aidoo, parle de quelques éléments tels que la stérilité, l'héritage des enfants et la superstition au sein de la société matriarcale qui empêchent l'harmonie du couple.

Le troisième chapitre met en relief quelques suggestions, émanant de notre étude comparative des deux écrivaines, comme solutions possibles aux problèmes de la femme africaine et sa liberté.

Le quatrième et dernier chapitre considère l'apportée des messages des deux écrivaines et leurs effets sur l'avenir du féminisme en Afrique.

Nous espérons que ce mémoire aidera la nouvelle génération à bien comprendre la femme africaine, à comprendre sa douleur et à combattre pour son bien-être à l'école, au foyer et au travail.

KNUST



## CHAPITRE UN

### FEMINISME DANS « UNE SI LONGUE LETTRE » DE MARIAMA BÂ

#### 1.0 Introduction

Dans ce chapitre, nous allons essayer de faire découvrir le point de vue de Mariama Bâ à propos du mariage, de la polygamie, de l'éducation formelle, de la politique et des castes au Sénégal. Commençons par un aperçu biographique de Mariama Bâ.

#### 1.1 Biographie de Mariama Bâ.

Mariama Bâ émerge d'une société islamique. Née en 1929, Mariama Bâ n'a jamais connu sa mère décédée alors qu'elle avait quatre mois. Elle a été élevée par sa grand-mère, mais grâce à son père, premier ministre de la santé de la Loi-cadre et à la vision juste qu'il avait eue de l'avenir, Mariama Bâ a été à l'école, bien que ses grands-parents qui soient des traditionalistes. La fille du premier ministre de la santé de la Loi-cadre, a fait ses classes primaires à l'école Berthe Maubert, anciennement dénommée Ecole de Filles. A la fin de ses études secondaires où elle a été reconnue comme très douée en français, Mariama Bâ est rentrée à l'Ecole Normale des jeunes filles de Rufisque, d'où elle est sortie institutrice en 1943.

Mariama Bâ, l'institutrice, a enseigné pendant douze ans puis, pour des raisons de santé, a demandé son affectation à l'inspection régionale de l'enseignement du Sénégal. Mère de 9 enfants et divorcée, Mariama Bâ était l'épouse du député Obèye Diop.

La romancière, ne prend la plume que très tard à cause des problèmes de la vie et des maternités répétées. En 1980, le Prix Nomma lui fut décerné pour son premier roman *Une si longue lettre*. Elle est morte en 1981, peu avant la parution de son second ouvrage intitulé *Un chant écarlate*. Un Lycée à Dakar porte aujourd'hui, le nom de Mariama Bâ.

Mariama Bâ était membre du club de Soroptimisme International, Club de Dakar et du Cercle Femina qui est une Association de Solidarité.

## 1.2 Résumé d'*Une si longue lettre*

Le premier roman de Mariama Bâ, *Une si longue lettre* est un roman épistolaire. Ce livre retrace la vie de deux amies. Ramatoulaye, la narratrice écrit une lettre à son amie d'enfance, Aïssatou. Ramatoulaye vient de perdre son mari, Modou Fall et aborde en premier lieu les circonstances de ce décès imprévu et les obsèques. Les deux femmes n'ont pas le même tempérament. Alors que Ramatoulaye se prépare à un partage équilibré selon l'Islam avec sa coépouse Binetou, une amie de classe de sa fille aînée Daba, Aïssatou refuse d'accepter sa coépouse et finit par divorcer d'avec son mari, Mawdo Bâ.

Le roman retrace aussi la vie des femmes âgées. La mère de Binetou n'hésite pas à mettre fin aux études de sa fille, Binetou, en la donnant en mariage à un homme qui pourrait être son père.

Tante Nabou qui représente la femme traditionnelle, attachée à la vérité ancienne, défend farouchement son sang contre l'apport du sang d'une bijoutière.

*Une si longue lettre* donne une peinture de la société sénégalaise. Le roman est divisé en 28 chapitres sans titre et sans le chapitre 25, probablement dû à une erreur de pagination ou à un oubli de l'éditeur. Les chapitres sont généralement courts.

Les chapitres 1, 2, 3 et 4 sont consacrés à la description des funérailles de Modou Fall .

Dans les chapitres 5 à 11, Ramatoulaye raconte sa vie joyeuse avec son mari, Modou Fall, dans son mariage.

Pour le reste des chapitres, Ramatoulaye raconte sa vie de femme seule et de chef de famille, c'est-à-dire, les responsabilités qu'elle assure vis-à-vis de ses enfants.

Ce livre est le tableau critique d'une société à la croisée de la tradition et du modernisme. L'idée principale qui se dégage de cette œuvre est l'effort constant qu'entreprend l'héroïne pour briser l'étai de contraintes sociales figées qui l'enserrent afin de parvenir à l'épanouissement de sa propre personnalité dans le cadre musulman sénégalais.

### **1.3 Critiques des problèmes de la femme sénégalaise à travers Une si longue lettre**

A travers Une si longue lettre, Mariama Bâ fait ressortir les douleurs, les soucis, les fardeaux des femmes dans une société dominée par les hommes.

#### **1.3.1 Le mariage vu par Mariama Bâ**

Une lecture critique d'Une si longue lettre montre que Mariama Bâ n'est pas contre le mariage en général mais le mariage qui n'apporte pas le bonheur à la mariée. Mariama Bâ constate que les filles sénégalaises sont forcées à se marier avec des personnes âgées. La raison est que, le mariage est considéré comme un contrat social entre deux familles.

La coutume veut que les parents décident le mariage de leurs filles. Pour les parents, le mariage est une chose délicate, très importante qui doit être traitée avec

beaucoup de soin. Traditionnellement, ce sont les parents qui font le choix. Les enfants n'ont pas le droit de choisir leurs partenariats. Ils ne pourraient pas faire un bon choix. Le but du choix des parents, c'est d'assurer des lendemains meilleurs à leurs filles. C'est dommage de noter que le choix des parents est fait à l'insu de la fille. Elle doit accepter le choix de ses parents parce qu'elle a l'obligation de se soumettre à l'autorité parentale, obéir à ses parents sans les contrarier. Une fille qui se comporte autrement s'attire la condamnation de la société.

Parfois pour sortir de leur condition médiocre, certains parents exercent sur leurs filles des pressions pour les forcer à accepter leur choix.

Les parents de Ramatoulaye l'ont forcée à se marier avec Modou Fall à cause de son argent. Daba, l'amie de classe de Binetou et fille de Modou Fall, dit à sa mère :

« Je dirais à Binetou de ne pas céder, mais sa mère est une femme qui veut tellement sortir de sa condition médiocre.....sa mère a tellement pleuré. Elle a supplié sa fille de lui donner une fin heureuse dans une vraie maison que l'homme leur a promise. Alors elle a cédé. »  
(Mariama, BÂ. 1979, p.55)

On peut citer d'autres exemples de *Sous l'orage* et *Trois prétendants un mari*. Dans *Sous l'orage* de Seydou Badian, Sibiri a dit à ses frères cadets :

« ...mais dis-moi, crois-tu que Kany à elle seule puisse mieux juger que nous tous réunis ? Le mariage n'est pas une plaisanterie, il ne peut être réglé par ceux qui ne rêvent que de cinéma, des cigarettes et de bal. »  
(Seydou, BADIAN. 1964, p.55)

Normalement, les parents choisissent quelqu'un qui est riche et qui est honoré par la société. Sibiri continue en disant que :

« .....nous avons le droit d'imposer qui nous voulons à Kany....elle porte notre nom, le nom de notre famille. »

(Seydou, BADIAN. 1964, pp 44-45)

Dans *Trois prétendants un mari* de Guillaume Oyono Mbia, Abessolo dit avec autorité :

« Il faut que Juliette épouse le fonctionnaire. »  
(Oyono Mbia GUILLAUME 1987, p.5)

Juliette a fait comprendre à sa famille que le mariage ne doit pas être un moyen par lequel les parents vendraient leurs filles aux prétendants le plus offrant :

« Vous comptez donc sur moi pour vous enrichir ? Est-ce que je suis une banque ou bien un fonds quelconque ? Tu veux donc que j'accepte de me laisser vendre comme une chèvre ? Mais je suis un être humain. J'ai de la valeur. »  
(Oyono Mbia GUILLAUME. 1987, p.5)

On voit ici que Juliette n'est pas du tout contente. Elle a déjà quelqu'un dans sa vie. Elle ne veut pas qu'on lui impose quelqu'un à cause de l'argent.

Le même épisode peut se voir dans *L'argent ne fait pas le bonheur* de Margaret Kwakwa. Pour Abu, le père de Saaba, la couturière, sa richesse réside dans le mariage de sa fille. Il est donc prêt à l'offrir au plus offrant, à n'importe quel vieillard, pourvu qu'il ait de l'argent.

Le cas d'Anansewaa dans *The Mariage of Anansewaa* d'Efua Sutherland est pathétique. Son père Ananse s'est comporté comme Abu, mais Kweku Ananse est allé un peu plus loin. Il a reçu de l'argent de la part de trois hommes à l'insu de sa fille dans le but de la donner au plus offrant.

Ce comportement des parents est dû au fait que la femme africaine est considérée comme un objet d'échange. Elle est une subordonnée, condamnée à obéir aux ordres, à respecter l'homme, et à ne pas se mêler dans les affaires familiales.

Ramatoulaye dans *Une si longue lettre*, a décidé de rester et d'accepter de partager les biens selon les lois islamiques au lieu de demander le divorce lorsque son mari a épousé une seconde femme.

On peut relever d'autres exemples dans *Sous l'orage*, *Le Mandat*, *Véhi Ciosane*, *Xala* et *Voltaïque*. Maman Téné dans *Sous l'orage*, les deux femmes d'Ibrahim Dieng dans *Le Mandat*, les trois premières femmes de Souleymane dans *Véhi Ciosane*, les deux premières femmes d'El Hadj Kader Bèye dans *Xala*, et celles de Moustaphe dans *Voltaïque* ont accepté de bon cœur tous les actes inhumains que leurs maris leurs infligeaient.

Mariama Bâ est de l'avis que la femme doit participer dans les affaires familiales librement sans aucun obstacle. L'obéissance, le respect pour chacun se trouverait chez la femme et chez l'homme. En fait, la femme et l'homme doivent s'entendre et se respecter. On dirait désormais que l'émancipation que prône Mariama Bâ, c'est de donner à la femme la liberté de s'exprimer, de contribuer aux affaires familiales et d'effectuer un changement. C'est pourquoi lorsque Mawdo Bâ, le mari d'Aïssatou a épousé la petite Nabou, Aïssatou a divorcé son mari avec la raison que, son mari ne l'a pas respectée. Selon Aïssatou, son mari devrait discuter l'affaire avec elle, afin d'avoir son accord.

Mireille dans *Un chant écarlate* de Mariama Bâ a eu la même idée qu'Aïssatou et a agit comme elle.

La romancière sénégalaise n'encourage pas le comportement des pères qui imposent sur leurs filles à l'âge de mariage leurs choix. Plutôt, elle condamne le mariage forcé des filles. Pour ces pères, le problème d'âge, d'amour, ou de bonheur ne compte pas du tout.

Mariama Bâ n'est pas la seule écrivaine qui se soucie du sort de la femme sénégalaise. Younoussé Dieng, l'auteur de *l'Ombre en feu* critique ce phénomène qui est prédominant au Sénégal. Dans *l'Ombre en feu*, l'héroïne, Kura, est forcée à épouser un homme choisi par son père. Une vieille qui tient lieu de grand-mère dit à Kura :

« Ton père a déjà annoncé ce mariage.....Tu comprends ? Après Dieu et le prophète, il est ton maître sur terre, il te marie quand il veut, avec qui il veut. Puisque ton père a dit oui, tu dois accepter ton prétendant fut-il un lépreux. »  
(Younoussé, DIENG. : *l'Ombre en feu*, 1979. p.98)

C'est clair que les filles souffrent entre les mains de leurs pères. La pratique désorganise les couples parce que la destruction des rapports humains constitue un handicap sérieux au bonheur de la femme et puis devient une source de conflit entre parents et filles.

Mariama Bâ semble dire que le mariage est un acte qui demande, au préalable, le consentement des deux partenaires, épris l'un de l'autre. Il s'ensuit que celui ou celle qui a le désir de se marier doit avoir le droit de choisir son amant ou amante. Le mariage forcé finit par une révolte. Une fois le mariage est contre le désir de la fille, il y aura échec.

Dans *Une si longue lettre*, l'une des filles de Ramatoulaye, Aïssatou, a décidé de choisir son amant, Ibrahim Sall, en devenant enceinte. Sa mère a été blâmée par la griotte à cause de la grossesse de sa fille. Mais en fin, Ibrahim Sall, son amant futur, l'a prise comme femme.

Ouleymatou dans *Un chant écarlate* était forcée à épouser un vieux, mais, le mariage n'a abouti à rien. La narratrice a ceci à dire :

« Ousmane appris, non sans pincement de jalousie son mariage forcé avec un vieux cousin âgé, propriétaire d'une flottille de pêche moderne à Quakam. A gorge déployée, les uns et les autres s'étaient moquées du vieux

mari qui portait toujours au visage les marques des coups de griffes par lesquels la jeune femme se refusait. »  
(Mariama, BÂ. : 1981, p.59)

En fin de compte, Ousmane est devenu son mari.

Il y a un cas pareil dans *Voltaïqu*. Souleymane a demandé en mariage Yacine. Le père de Yacine a accepté le mariage parce que Souleymane était riche. Mais à sa surprise, Yacine a rompu le mariage !àproposé par son père et a choisi le neveu de Souleymane.

L'auteur dit :

« Pendant que la sève de la jeune femme allait en crescendo, celle de Souleymane régressait. Elle regrettait d'avoir connu cet éveil du corps. Ne pouvant trop longtemps supporter ce calvaire, elle a pris un amant. L'amant de Yacine n'était autre que de neveu de Souleymane.»  
(Ousmane, SEMBENE. 1962. pp.147-148)

Yacine a refusé carrément Souleymane. Elle n'avait ni amour ni intérêt pour son mari proposé par son père parce que, Souleymane était un vieillard. Pour faire son propre choix, elle s'est mariée avec le neveu de son mari.

Voyons un autre exemple de mariage forcé et sa conséquence. Dans *Xala*, Babaccar, le père de la troisième femme d'El Hadj Kadar Bèye a accepté le mariage de sa fille parce que son beau-fils est un homme d'affaires, un ancien directeur d'école et un politicien. Il a bâti pour chacune de ses épouses une villa bien meublée. Il est donc convaincu que bientôt sa fille aurait sa villa.

Ce qui est juste, ce qui est digne et qui apporterait entre les filles et leurs parents, entre les couples la paix et la tranquillité, est de laisser les filles à l'âge de mariage de choisir leurs amants. C'est le seul moyen d'éviter les confrontations causées par le mariage forcé entre les filles et leurs parents. Dans un mariage où les couples se seraient unis librement sans aucune pression des parents, ces couples seraient toujours heureux.

D'après Mariama Bâ dans *Une si longue lettre*, les femmes sont de précieux agents de procréation. Elles assurent la continuité de leurs sociétés en mettant au monde des enfants. Les femmes doivent donc être respectées et aimées.

### **1 3.2 La polygamie vue par Mariama Bâ**

L'obéissance à l'ordre, la soumission et le mariage forcé des filles à cause de l'argent, font tomber les filles dans la piège de la pratique de polygamie. Cette pratique a été en existence depuis longtemps avant l'introduction de l'Islam en Afrique. La polygamie est pratiquée par les traditionnalistes et les musulmans. En principe, la polygamie est très importante dans l'islam. Un musulman peut se marier avec quatre femmes, pourvu que, celui-ci puisse subvenir aux besoins des ces femmes parce que, selon le Coran au chapitre 4 verset 54, les hommes sont des protecteurs et les gardiens des femmes parce qu'Allah a donné à l'homme beaucoup de puissance. Le Coran qui autorise l'homme de prendre quatre femmes n'est pas contre la monogamie. Ce que le Coran est contre, c'est qu'un musulman qui épouse plus de quatre femmes, cela rendrait ce dernier non croyant, parce qu'il a dépassé le nombre prescrit par le fondateur de l'Islam. Mohammed, le fondateur de l'islam a institué cette règle dans le but d'aider à tenir bon la communauté musulmane où les femmes sont nombreuses. La règle instituée par le fondateur a permis à Modou Fall, Mawdo Bâ, Samba Diack et Tamsi dans *Une si longue lettre*, Pathe et Ousmane dans *Un chant écarlate* d'épouser plus d'une femme, sauf Daouda et Abu dans *Une si longue lettre*, le père d'Ousmane dans *Un chant écarlate* qui ont chacun une seule femme.

Il y a aussi dans *La grève des Battu*, Mour, le Directeur du Service de la Salubrité qui a eu Lolli et Sine comme épouses. El Hadj Kadar Bèye dans *Xala*, Ibrahim

Dieng dans *Le Mandat*, Souleymane dans *Véhi Ciosane*, Moustaphe dans *Voltaïque*, le père Benfa dans *Sous l'orage*, le père et le mari de Saaba dans *L'argent ne fait pas le bonheur* sont aussi polygames.

En réalité, être femme et épouse en Afrique comporte un fardeau social qui pèse lourd sur les épaules des femmes. Dans ce contexte, Mariama Bâ critique l'abandon et la souffrance des premières épouses aux foyers polygames. La romancière sénégalaise attire notre attention sur le fait que, dans la vie conjugale d'un couple, tandis que la femme reste fidèle à son mari, ce dernier cherche ailleurs pour satisfaire à ses instincts mâles. Les hommes dans *Une si longue lettre* ont délaissé leurs premières femmes pour d'autres femmes. La narratrice nous apprend que :

« Alors que la femme puise dans le cours des ans, la force de s'attacher, malgré le vieillissement de son compagnon l'homme, lui, rétrécit de plus en plus son champ de tendresse, son œil égoïste regarde par dessus l'épaule de sa conjointe. Il compare ce qu'il avait à ce qu'il n'a plus, ce qu'il a à ce qu'il pourrait en avoir. » (Mariama, BÂ. 1979, p.62)

Une chose pareille est dans *Un chant écarlate*. Ousmane pensait à ses propres intérêts et non pas à ceux de Mireille. Il a fini par prendre Ouleymatou comme sa seconde femme.

Mariama Bâ est sensible à la condition des femmes abandonnées par leurs maris pour des femmes plus jeunes et plus attrayantes. On peut citer le cas de Modou Fall qui a abandonné Ramatoulaye pour se marier avec Binetou. Pourtant le Coran a dit catégoriquement qu'un homme est un protecteur et un gardien de la femme et ses enfants. Le mari est chargé de subvenir aux besoins de toutes les femmes et tous ses enfants dans la maison matrimoniale. Il ne doit pas faire de choix. Mais Modou Fall semble avoir oublié son rôle en tant que protecteur de sa famille après son mariage avec Binetou. El Hadj Kadar Bèye dans *Xala* et Moustaphe dans *Voltaïque* ont aussi oublié leurs

premières femmes après avoir épousé de plus jeunes femmes. Ils se sont occupés de leurs plus jeunes femmes, et ont relégué au fond, les autres femmes considérées comme vieilles.

Mariama Bâ semble critiquer la façon dont la société traite la femme. Elle est de l'avis que la femme aussi a les mêmes sentiments et peut regarder ailleurs si le conjoint vieillit. Mais, la société a donné à l'homme le pouvoir de faire ce qu'il veut, tandis qu'il est interdit à la femme de prendre deux hommes à la fois. Une femme qui prend deux hommes, attire une punition. Les hommes à travers leur égoïsme brisent l'harmonie au foyer et frustrant leurs premières épouses.

Il importe de noter qu'à cause de la polygamie, les hommes deviennent indifférents à l'égard de leurs femmes. A propos de Jacqueline dans *Une si longue lettre* la narratrice avoue :

« .....son mari revenait de loin, passait ses loisirs à pourchasser les sénégalaises « fines » appréciait-il et ne prenait pas la peine de cacher ses aventures, ne respectant ni sa femme ni ses enfants. Son absence de précautions mettait sous les yeux de Jacqueline les preuves irréfutables de son inconduite. Jacqueline pleurait, Samba Diack « noçait ». Jacqueline maigrissait. Samba Diack « noçait » toujours. » (Mariama, BÂ.1979, p 64)

Cette absence de précaution de Samba Diack montre son indifférence envers sa femme. Jacqueline maigrissait sans que Samba Diack ne voie l'état angoissant et misérable de sa première femme. Ce qui est d'intérêt et important pour lui c'est de continuer ses noces. Cette situation, à vrai dire, a entraîné Jacqueline dans une dépression nerveuse, une maladie psychosomatique et enfin la mort.

La condition de Ramatoulaye n'était pas différente. Dans son cas, elle s'est plongée dans une profonde solitude. Ramatoulaye a déclaré :

« L'abandon de sa première famille (mes enfants et moi) était conforme à un nouveau choix de vie. Il nous rejetait. Il orientait son avenir sans tenir compte de notre existence. »  
(Mariama, BÂ. 1979, p.99)

Modou Fall restait indifférent aux souffrances de sa première épouse. Ousmane dans *Un chant écarlate* se réjouissait dans son nouveau bonheur trouvé auprès d'Ouleymatou alors que Mireille, la première épouse, souffrait :

« Douleur, interrogation dans la tête de Mireille ! Vive, souffrance dans sa chair ! Ousmane n'avait pas le temps de voir en sa femme les ravages de ses absences. Rien ne l'intéressait dans son foyer. » (Mariama, BÂ. 1981, p 183)

Ousmane n'avait pas de temps pour Mireille, Ouleymatou est devenue « sa vraie moitié ». Mireille a confessé en disant :

« Chez les autres, il fait bon vivre, on n'entend que des chants et rires. Mais moi tout est triste et désolé. »  
(Mariama, BÂ. 1981, p.138)

Mireille se débat entre l'inquiétude et la jalousie dues à la solitude parce que selon Ali, Mireille a tout donné à Ousmane :

« .....cette femme ne t'a rien demandé, rien imposé. Au contraire, elle t'a tout donné. Paie la dette. »  
(Mariama, BA. 1981, p.44)

Dans « Ses Trois Jours » de *Voltaïque*, Moustaphe est toujours avec sa jeune femme négligeant la première épouse, Noumbe. Moustaphe a refusé à Noumbe ses trois jours. Ce sont des jours où le mari s'occupe d'une épouse puisqu'il ne peut pas être avec toutes les femmes en même temps. Moustaphe ne s'était pas présenté lorsque c'était le tour de la

première épouse. Ce refus constant a fait mourir Noumbe d'une maladie de cœur, manifestée à cause des chagrins accumulés :

« Elle souffrait d'une maladie de cœur et son mari manifestement, l'avait négligée, voilà deux semaines que Moustaphe n'était pas venu la voir. Au long de ces jours, elle avait espéré le voir, ne serait-ce qu'un instant. »  
(Ousmane, SEMBENE. 1962. p.60)

Moustaphe a cruellement et indirectement tué sa première épouse. La polygamie a rendu les femmes, plus ou moins, comme des marchandises parmi lesquelles un choix est fait. Les femmes sont donc chosifiées parce qu'elles sont devenues des objets au service de l'homme. Lorsque la première épouse devient vieille, on l'abandonne et on prend une nouvelle jeune femme pour continuer « le jeu ». La première épouse de Moustaphe a confirmé ceci en disant :

« Pourquoi acceptons-nous d'être jouet des hommes ? »  
(Ousmane, SEMBENE. 1962. p.61)

Noumbe n'est pas contente du traitement reçu de son mari. Mariama Bâ est contre ces traitements donnés aux femmes sénégalaises.

Sincèrement parlant, la polygamie n'apporte aux familles que des conflits au lieu du bonheur. Elle brise, entre l'homme et sa première épouse, la solidarité et l'attachement qui ont existé au commencement du mariage. La solidarité et l'attachement qui existaient entre Modou Fall et Ramatoulaye, Jacqueline et Samba, Aïssatou et Mawdo Bâ dans Une si longue lettre, entre Mireille et Ousmane dans Un chant écarlate, entre Noumbe et Moustaphe dans Voltaïque ont été détruits. Soukeyna, la sœur cadette d'Ousmane ne s'entendait pas très bien avec sa mère, Yaye Khady. Elle protestait contre le mariage d'Ousmane. Elle déclare :

« .....tu pousses Ousmane à la catastrophe, et en même temps, tu tues une fille d'autrui, car Mireille, a, elle aussi une mère. Je suis contre le mariage de mon frère que rien ne justifie si ce ne sont pas tes intérêts. Je n'aurai aucun rapport avec ce deuxième. » (Mariama, BÂ. 1981, p 170)

Daba l'amie de Binetou et la fille aînée de Modou Fall et Ramatoulaye, de sa part, a conseillé à sa mère de rompre le mariage d'avec Modou Fall, son père, quand il a épousé Binetou :

« Romps maman ! Chasse cet homme. Il ne nous a pas respecté ni toi ni moi. Fais comme Tata Aïssatou, romps. Dis-moi que tu rompras. Je ne te vois disputant un homme avec une fille de mon âge. »  
(Mariama, BÂ. 1979, p.87)

Daba, à ce moment-là, déteste son père et ne veut pas le voir.

Raabi, la fille aînée d'El Hadj Kadar Bèye dans Xala a essayé de convaincre sa mère à se battre, à ne pas accepter une intruse. Elle doit disputer sa place et avoir un mari à elle. Raabi a dit à son père qu'elle est contre son troisième mariage. A sa surprise, son père l'a giflée. Les enfants d'Aïssatou étaient rejetés au profit de ceux de la petite Nabou.

Voici la preuve :

« ....pas plus que tes quatre fils ceux-ci ne sont jamais les égaux des fils de la petite Nabou.....Tes fils ne comptaient pas. » (Mariama, BÂ. 1979, p 62)

La Tante Nabou est prête à détruire Aïssatou et ses enfants.

A part les enfants, il y a parfois des querelles entre les épouses en compétition. Dans Une si longue lettre, il y a conflit entre Binetou et Ramatoulaye parce que Binetou et sa mère ont voulu réclamer tous les biens de Modou Fall après sa mort. La même chose peut se voir dans L'argent ne fait pas le bonheur. La première femme d'Abu **qui**

est aussi la coépouse de Saaba était jalouse de Saaba, la jeune femme et nouvelle venue. Cette jalousie a produit constamment des querelles entre la première épouse et Saaba.

Au contraire, la polygamie pratiquée dans *Le Mandat* est différente. Ibrahim Dieng, le protagoniste, a maintenu l'ordre au foyer conjugal. Les autres hommes n'arrivent pas à mettre de l'ordre dans leurs foyers. Il y a toujours de petites querelles.

Cette situation pitoyable des femmes sénégalaises a poussé Mariama Bâ à vouloir sensibiliser les Sénégalais en attirant leur attention sur la douleur des femmes au foyer. Ramatoulaye, Aïssatou et Jacqueline dans *Une si longue lettre*, Mireille dans *Un chant écarlate* et Noumba dans *Voltaïque* s'étaient mariées avec l'idée de trouver le bonheur, la paix, d'avoir des maris à elles seules et de mener une vie heureuse. Mais, ces épouses ont été toutes déçues. Elles sont frustrées et n'ont pas atteint leur but ultime.

### 1.3.3. L'éducation formelle au Sénégal

On distingue ici, deux types d'éducation : l'éducation formelle, où il y a des enseignants, des salles de classes et des matières à enseigner aux élèves, et l'éducation non formelle ou traditionnelle. Pour ce genre d'éducation il n'y a pas de salles de classes, de matières et d'enseignants. Les parents des enfants et la société se chargent de cette éducation. Le métier ou la vie sociale des enfants dépend largement des parents. Si le père est cultivateur, pêcheur, maçon ou chasseur, l'enfant, surtout le fils apprendrait ce métier. Les filles se trouvent à la cuisine avec leurs mères, alors que les fils sont du côté de leurs pères. Les filles, précisément, apprennent à faire le ménage, à être soumises à leurs maris au cours de leurs mariages et à garder les liens familiaux.

L'aspect de l'éducation dont parle Mariama Bâ spécifiquement est l'éducation formelle des filles. On a beaucoup de mal à dire que l'éducation formelle des filles au

Sénégal est vue comme inutile. Ce qui compte, c'est le mariage pour que les parents des filles tirent profit des prétendants. Traditionnellement, et selon la coutume musulmane, la place de la femme c'est la chambre à coucher pour enfanter et la cuisine pour nourrir les enfants mis au monde.

Tolstoy, dans Féminisme en Russie est du même avis. Il n'aimerait pas entendre prêcher par les féministes l'idée d'égalité du sexe. Pour lui, le devoir de la femme est de donner naissance aux enfants, les nourrir et les élever. Il croit fortement, qu'il n'y a personne qui puisse s'occuper très bien des enfants à part les femmes. Il préfère donc qu'on suive la tradition au lieu de leur apprendre à lire, à écrire et même à travailler hors du foyer conjugal.

La croyance est que, la fille n'appartient pas aux membres du foyer de son père. A quoi bon donc dépenser trop d'argent sur son éducation ? Elle sera chez un homme un jour au nom du mariage. Il suffisait donc de l'éduquer traditionnellement pour faire d'elle une bonne épouse. On estime très bien l'éducation des garçons pour la simple raison qu'ils seraient les futurs maîtres de leurs maisons.

Simone de Beauvoir rejette cette affirmation. Selon elle, personne n'est né femme. C'est la société qui fait la distinction entre femme et homme en prescrivant les rôles des femmes. Simone de Beauvoir est convaincue que, les femmes pourraient se comparer aux hommes.

Dans le même sens, l'écrivaine sénégalaise, n'est pas d'accord du fait que, la fille doit être éduquée traditionnellement pour la maison, comme l'ont fait les parents de Binetou en la retirant de l'école pour la marier à un vieux. Daba, l'amie de classe de Binetou dit à sa mère ce que les parents de son amie veulent faire :

« ....imagine un peu, ses parents veulent la sortir de l'école à quelques mois de Baccalauréat pour la marier au

vieux...Je dirai à Binetou de ne pas céder mais sa mère est une femme qui veut tellement sortir de sa condition. »  
(Mariama Bâ. 1979, p 54)

La plupart du temps, ces filles deviennent secondes épouses. Binetou et Ouleymatou qui n'étaient pas bien instruites ont fini par devenir des secondes épouses à Modou Fall et à Ousmane respectivement. L'argument de Mariama Bâ est qu'avec ces types de femmes, si un malheur frappe leur mari, elles vont souffrir parce qu'elles dépendent absolument de leur mari. Prenons Binetou, par exemple, la mort de Modou Fall, son mari, fut un coup dur pour elle. Mariama Bâ propose que ces catégories des femmes soient données la chance d'être éduquées pour qu'elles puissent se soutenir au cas de difficulté.

Les traditionnalistes et les musulmans regardent l'école comme un objet de dégât, un diable qui rend têtues les filles et les femmes éduquées. Selon les traditionnalistes et les musulmans, c'est difficile de contrôler ces êtres, soit chez leurs parents, soit chez leurs maris. Considérons les filles instruites Daba, qui est étudiante, a conseillé sa mère de rompre le mariage parce que son père ne l'a pas respectée. Daba était fâchée contre son père à cause du mariage entre lui et Binetou à l'insu de sa mère. Raabi, la fille aînée d'El Hadj Kader Bèye, étudiante qui est dans la même situation que Daba dans *Xala*, a confronté son père au cours de son troisième mariage pour montrer son désaccord et a blâmé sa mère pour l'acte de son père. Raabi a juré devant ses parents qu'elle ne se marierait jamais avec un homme déjà marié. Le père Benfa a aussi un problème avec sa fille Kany, une étudiante. Elle a refusé un homme choisi par son père et a fait son propre choix. Kany ne veut pas souffrir en devenant la quatrième femme de Famagan au détriment de son éducation.

Les hommes se plaignent de la conduite des femmes instruites. Dès que Mawdo Bâ a épousé la petite Nabou, Aïssatou, sa première femme a pris une décision de quitter

la maison matrimoniale pour s'installer ailleurs avec ses fils pour montrer qu'elle n'était pas prête à partager son mari. Ramatoulaye a rejeté Tamsi, le frère de Modou Fall, aussi bien que Daouda Dieng, un ami d'enfance, qui a demandé sa main en mariage après la mort de son mari, Modou Fall. Mireille, la première femme d'Ousmane dans *Un chant écarlate*, était contre le mariage entre son mari et Ouleymatou, sa coépouse. Elle a quitté le foyer conjugal en blessant le mari et en tuant leur fils.

Les comportements des filles et des femmes semblent confirmer une remarque faite par Mozoe dans *Trois prétendants un mari* de Guillaume Oyono Mbia lorsque Juliette a refusé un mari choisi par son père. Il a dit :

« Vous savez ce qu'on lui a appris au collège ?  
On lui a appris à désobéir à sa famille. »  
(Oyono Mbiam, GUILLAUME. 1987 p34)

Le père Benfa dans *Sous l'orage* de Seydou Badian a dit également :

« J'ai toujours eu des difficultés avec mes  
enfants qui sont à l'école. »  
(Seydou, BADIAN. 1964, p 159)

L'éducation qu'elles ont reçue a changé leur mentalité, leur compréhension et la façon dont elles voient les choses. En fait, elles essaient d'analyser des affaires. Le problème est qu'elles savent leurs droits et veulent agir comme il faut. Leurs réactions vont toujours contre ceux de leurs pères et leurs maris. Elles ne supportent pas l'idée qu'une femme doit se taire et suivre l'ordre. Pour elles, les hommes et les femmes sont égaux au foyer. Mais aux yeux de l'homme et du canon de l'islam, c'est une abomination. L'homme, par nature, se veut maître. Et on ne peut pas avoir deux maîtres à la fois au foyer. Donc, si l'éducation formelle des femmes ne donnerait pas aux hommes l'opportunité de contrôler les femmes au foyer, il faudrait supprimer l'effort des femmes, comme Fadiga, dans *Trois prétendants un mari*, l'exprime en ces termes:

« Moi, envoyer ma fille au collège ? Jamais de la vie ! Matelina restera à la maman ! Elle sèmera des arachides comme sa mère. Monika. Et un beau jour, elle nous trouvera un prétendant riche qui m'apportera des boissons fortes de la ville. »  
(Oyono Mbia, GUILLAUME. 1987, p 34)

Il a ajouté en disant à sa femme :

« Ma fille à moi ne verra jamais les portes de ce lieu. »  
(Oyono Mbia, GUILLAUME. 1987, p 22)

Cette idée des pères est difficile à changer.

Mariama Bâ essaie d'effacer cette image dégoûtante créée par les pères. Elle fait comprendre à la société qu'il faut également éduquer les filles. S'il est vrai qu'on apprend aux filles à désobéir à la famille, il s'ensuit que les garçons à l'école apprennent aussi à désobéir à la famille.

La romancière rejette carrément cette conclusion des parents qui nient à leurs filles l'éducation formelle. La petite Nabou était instruite au niveau de sage-femme avant de se marier. Elle n'a donné ni à sa tante ni à son mari ni même à sa coépouse des difficultés. C'est seulement la tante Nabou qui a voulu détruire le mariage d'Aïssatou parce qu'elle est bijoutière. Malgré son éducation, Ramatoulaye n'a pas abandonné son mari après son mariage avec Binetou. Malgré la connaissance acquise à l'école, Ramatoulaye était prête à partager selon l'islam son mari avec sa coépouse, Binetou, l'amie de classe de sa fille aînée, Daba.

Pour Daouda Dieng, le Député à l'Assemblée Nationale dans *Une si longue lettre*, la femme est un objet très important car, elle est le corps central de la famille et la cellule première du pays. Mère et éducatrice, la femme est aussi, source de toute vie et c'est elle qui inculque les notions élémentaires pour la formation d'une nation future. Le Député à l'Assemblée Nationale, Daouda Dieng, dit notamment :

« Eduquer un homme c'est éduquer un citoyen  
mais éduquer une femme c'est former une  
nation » (Mariama, BÂ. 1979, p 89)

Daouda Dieng croit que l'éducation des femmes est très nécessaire dans les affaires nationales. Ces idées progressistes à l'égard des femmes, lui ont donné le nom « féministe » dans son pays parce qu'il s'intéresse à l'éducation des jeunes filles.

Mariama Bâ utilise Daouda Dieng, le Député à l'Assemblée Nationale comme porte-parole. Par lui, elle essaie d'ouvrir les yeux des hommes à savoir l'importance de l'éducation des filles. Les activités de la mère complètent la vie du mariage. Si la mère n'exerce pas très bien son devoir au foyer, il y aura du dégât. La mère est toujours avec les enfants. Si elle n'est pas bien instruite, elle ne peut pas bien élever les enfants parce que le père n'est pas toujours au foyer. Mais une mère bien instruite, va faire une forte impression sur les enfants, grâce à la connaissance qu'elle a acquise. Avec la même connaissance, elle peut aider la communauté dans laquelle elle se trouve.

Dans *Tropical Issues In Liberal Studies*, le Docteur Kwegyir Aggrey évoque la même chose : le rôle de la mère dans le mûrissement des enfants. Selon Docteur Kwegyir Aggrey, l'agonie de la mère au cours de la grossesse jusqu'à la naissance, développe une affection profonde entre le bébé et sa mère. Avec beaucoup de soin, de patience, d'amour, de tolérance et d'une longue souffrance endurée, la mère prend soin de l'enfant de tout son cœur. Au fur et à mesure que l'enfant se développe, la mère apprend à son enfant la politesse, le respect, l'obéissance et l'amour du prochain. Tout l'entraînement nécessaire à suivre des cours à l'école commence à la maison par la mère. Considérant le rôle de la mère, c'est bien à propos de donner à la mère la chance d'être instruite pour mieux élever les enfants. Le Docteur Kwegyir Aggrey a dit :

« Si un homme est éduqué c'est seulement un  
individu qui est éduqué, mais si une femme est

éduquée c'est la nation entière qui est éduquée. » (George, KYEI BAFFOUR. 2000, p27)

Examinant soigneusement ce que Kwegyir Aggrey a dit, on peut conclure qu'il est quelqu'un qui s'est intéressé non seulement à l'éducation des femmes, mais aussi à leur bien-être. Ceci montre que, ce n'est pas les femmes seulement qui se soucient de leurs consœurs.

#### **1.3.4. La femme dans la politique sénégalaise**

Dans son œuvre, Mariama Bâ essaie de critiquer le système politique du Sénégal. Elle est contre le Code de la Famille sénégalaise promulgué par la loi du 8 juin 1972. Selon elle, cette loi nie le droit de la femme. Elle critique l'Assemblée Nationale Sénégalaise. Les femmes ne sont pas nombreuses pour effectuer un changement dans la vie des autres femmes.

Ramatoulaye, la porte-parole de Mariama Bâ, se plaint à Daouda Dieng, le Député à l'Assemblée Nationale au cours d'une conversation. Elle dit :

« ..... quatre femmes, Daouda quatre femmes sur une centaine de députés. Quelle dérisoire proportion. Même pas une représentation régionale. » (Mariama, BÂ, 1979, p 88)

Cette situation projette un éclairage sur la situation actuelle de la femme au Sénégal. Le nombre de femmes promues aux porte-clés demeurent très restreint. Et la fonction qui leur est assignée ne leur donne pas assez d'autorité pour susciter des changements importants.

Le Code de la Famille sénégalaise stipule les droits de la femme et lui accorde des avantages appréciables. Mais ceux-ci se heurtent à l'égoïsme masculin qui dénie à la

femme toute capacité politique. Ecartée du levier de commande, la femme se confie à des tâches spécifiques. Ramatoulaye dit :

« Nous avons droit, autant que vous, à l’instruction qui peut être poussée juste à la limite de nos possibilités intellectuelles. Nous avons droit au travail impartialement attribué et justement rémunéré. Le droit de vote est une arme sérieuse. Et voilà que l’on a promulgué le Code de la Famille qui restitue, à la plus humble des femmes, sa dignité, combien de fois bafouée. » (Mariama, BÂ. 1979, p106)

Les restrictions demeurent, les vieilles croyances renaissent quand il s’agit de la politique.

Les idées progressistes de Daouda Dieng à l’Assemblée au sujet de l’émancipation des femmes de son pays lui ont donné le nom « féministe ». Daouda Dieng rejette l’idée que la femme sénégalaise n’est pas très importante au développement du pays. Daouda Dieng croit qu’aucun changement social n’est sans la participation active de la femme. La présence des femmes politiciennes est donc nécessaire dans les affaires nationales.

Pour le Député à l’Assemblée Nationale, le problème de la femme fait partie intégrante du système politique qui s’insère dans un long processus de démocratisation. L’émancipation de la femme ne peut pas se réaliser du jour au lendemain dans une société en transition.

La problématique de la femme au Sénégal c’est la transcription littéraire de la plaidoirie de Mariama Bâ parce qu’elle voit clairement les divergences qui existent entre la théorie et la pratique d’une loi promulguée. Mariama Bâ pense que la femme ne doit plus être un objet de jeu. Elle doit être incitée à s’intéresser aux activités de son pays. Ramatoulaye, la porte-parole de Mariama Bâ, a ceci à dire :

« La femme ne doit plus être l'accessoire qui orne, l'objet qu'on déplace, la compagne qu'on flatte ou calme avec des promesses. La femme est la racine première, fondamentale de la nation où se reffe tout apport, d'où part aussi toute floraison. Il faut inciter la femme à s'intéresser davantage au sort de son pays. » (Mariama, BÂ. 1979, p 90)

La plupart des femmes au Sénégal sont des femmes au foyer. Mais, elles ont droit au travail aussi bien qu'au vote. Donc, pour atteindre leur but, les femmes politiciennes doivent être nombreuses à l'Assemblée Nationale, car le droit de vote est une arme très importante qui peut délivrer les femmes de la servitude.

KNUST

### **1.3.5. Les castes et le féminisme**

Il importe de signaler que, bien que certaines écrivaines engagées, telle que Mariama Bâ, travaillent pour la libération de leur semblable, d'autres œuvrent du côté de la tradition pour opprimer d'autres femmes.

Au Sénégal, le problème de castes est très sérieux et très important dans les mentalités des familles lors des alliances. D'une façon générale, les unions, qui assurent la pérennité du groupe, se font entre personnes du même statut social. Le mariage est l'affaire du clan, le choix de l'épouse donne lieu à de longues investigations afin de savoir si les qualités morales requises, les antécédents familiaux ne sont pas entachés d'une tare quelconque, parmi laquelle l'appartenance à une caste inférieure joue un rôle décisif pour l'accord des parents qui peuvent user de leur droit.

L'idée de castes repose essentiellement sur l'héritage, sur l'endogamie, sur l'exercice d'une profession artisanale et sa fonction au niveau du groupe social. Il y a quatre castes au Sénégal. Au sein de cette hiérarchie, les forgerons considérés comme porte-malheurs occupent une position ambiguë. Ils sont craints.

Selon l'ordre hiérarchique, les griots forment la couche inférieure de la société. Ils sont des quémanteurs, des détenteurs de la tradition.

Le mépris affiché à l'égard des forgerons repose également sur une croyance populaire : le forgeron gagne sa vie grâce au feu. Lui et sa sueur produite par la chaleur sont maléfiques. Le pouvoir maléfique attribué aux bijoutières de castes explique l'attitude de Tante Nabou vis-à-vis d'Aïssatou.

Orgueilleuse qu'elle est, Tante Nabou a tissé laborieusement la toile, comme une araignée, dirige les manœuvres et finit par semer le désaccord entre son fils et Aïssatou, sa première épouse. D'origine royale, Tante Nabou a considéré Aïssatou impure parce qu'elle est bijoutière de caste et indigne d'être l'épouse de son fils, Mawdo Bâ qui est de la lignée royale et donc de sang pur. La Tante Nabou a obligé son fils épouser la petite Nabou, la fille de son frère Farba qu'elle a élevée au niveau de sage-femme. Sa raison est que, la petite Nabou est du même statut social que son fils, Mawdo Bâ. Elle a dit à son fils :

« Mon frère Farba t'a donné la petite Nabou comme femme pour me remercier de la façon digne dont je l'ai élevé. Si tu ne la gardes pas comme épouse je ne m'en relèverai jamais. La honte tue plus vite que la maladie. » (Mariama, BÂ. 1979, p 48)

Tante Nabou a réussi à détruire le mariage d'Aïssatou. Maintenant que la paix et l'harmonie dont elle jouissait sont perturbées et en tant que femme instruite, Aïssatou a divorcé d'avec son mari, a quitté sa maison matrimoniale et s'est installée ailleurs avec ses fils.

Mireille dans *Un chant écarlate* a subi le même sort. Comme elle est blanche, sa coutume était considérée inférieure par rapport à la coutume africaine que représente Ouleymatou. En tant qu'Africaine, Ouleymatou est préférée parce qu'elle est Noire et du

même statut social qu'Ousmane. La mère d'Ousmane a donc tout fait pour détruire le mariage entre son fils et Mireille. En fin de compte, Mireille est rentrée chez elle, après avoir tué son fils et blessé son mari Ousmane

La romancière sénégalaise semble supplier les parents de laisser tomber ces différences et compter sur l'amour pur entre leurs enfants au sujet du mariage.

KNUST



## CHAPITRE DEUX

### FEMINISME DANS ANOWA D'AMA ATA AIDOO

#### 2.0 Introduction

Dans le chapitre précédent, nous avons vu les dimensions raciales et sociales de la frustration des femmes dans les sociétés où elles se trouvent. La société ghanéenne, comme la société sénégalaise, est régie par ce que l'homme et la femme doivent faire. Pour bien comprendre la position d'Ama Ata Aidoo à l'égard de la condition de la femme dans la société traditionnelle, il faut prendre en compte le devoir de la femme africaine.

La tâche que nous nous assignons dans ce chapitre est d'essayer d'analyser quelques éléments tels que la stérilité, la superstition et l'héritage, selon Ama Ata Aidoo, qui empêchent l'harmonie des couples au sein de la société matriarcale au Ghana. Avant de commencer, faisons un aperçu de la biographie d'Ama Ata Aidoo.

#### 2.1 Aperçu biographique d'Ama Ata Aidoo

Ama Ata Aidoo, connue auparavant sous le nom de Christina Ama Aidoo, est née en 1942 à Aboadzi Kyiakor, au Ghana. Ama Ata Aidoo a grandi dans une maison royale, traditionnelle et matriarcale fante. Son père qui s'intéressait à l'éducation occidentale l'a fait inscrire à « Wesley High School ». Ama Ata Aidoo a gagné un concours littéraire organisé par un journal national, le « Daily Graphic ». En tant qu'étudiante à l'Université du Ghana, elle a su choisir ses mentors et s'est retrouvée en compagnie de grands écrivains et de personnalités du monde tels que Joe de Graft, Efua T. Sutherland et Wole

Soyinka. Elle a remporté également un concours de nouvelles organisé par le prestigieux « Mbari Club » d'Ibadan. Cette opportunité a placé Ama Ata Aidoo sur la voie d'une carrière littéraire. A la sortie de l'Université, elle a eu plusieurs bourses pour les Etats-Unis, l'Angleterre, et l'Afrique de l'Est. L'étudiante ghanéenne est devenue une enseignante après ses études universitaires.

L'enseignante, Ama Ata Aidoo, a enseigné en Afrique de l'Est, en Afrique de l'Ouest et en Afrique du Sud. Elle s'est attachée à promouvoir la culture, facteur du développement de la nation. En 1982, Ama Ata Aidoo était nommée Ministre de l'Education dans son pays. Elle a occupé le poste brièvement. Ama Ata Aidoo a démissionné en 1983 parce que son indéfectible support à la cause des femmes et à la liberté d'expression provoquait rapidement de sérieuses difficultés avec les autres autorités ghanéennes. En 1993, elle est partie s'établir à Harare où elle a continué à enseigner sans se marier. Depuis ce temps-là, Ama Ata Aidoo faisait bien des critiques.

Elle a écrit *Our Sister Killjoy*, *Dilemma of a Ghost*, *No Sweetness Here*, *The Eagle and Chicken and Other Stories*, *Changes*, *An Angry Letter in January*, *No Sweetness Here*, *Two Sisters*, *The Massage*, *Someone Talking to Someone*, *The Girl Who Can and Other Stories et Anowa*. .

*Anowa*, une pièce théâtrale parle d'Anowa, le protagoniste qui a défié les normes du mariage en choisissant celui qu'elle épousera. Anowa et son mari ont quitté leurs familles pour aller s'installer à Yebi en cherchant à savoir comment ils ont pu s'impliquer dans une quête de matérialisation et de domination des autres. L'incapacité d'avoir des enfants à cause de la stérilité du couple, le suicide leur semble être la seule solution pour couvrir leur honte.

La pièce est en trois étapes commençant **par** un prologue. Dans le prologue vient le commérage des vieux qui font semblant d'admirer la beauté du créateur mais le lie à la beauté d'Anowa. Cette beauté d'Anowa la fait refuser tous les prétendants proposés par ses parents et en fin, causent de confusion entre ses parents.

Dans la première étape qui a pour titre « Yebi », la suggestion du père d'Anowa, qu'Anowa devienne une prêtresse à cause de son origine, a suscité d'une part, un champ d'une bataille entre lui et sa femme, Abena Badua, d'autre part, une confusion entre le refus d'Anowa d'accepter les prétendants proposés par sa mère, qui a engendré une profonde mésentente entre elle et sa mère. Anowa a fini par se marier avec un prétendant que sa mère désapprouve.

La deuxième étape « Highway » (Autoroute) retrace la vie du couple hors de Yebi. Chemin faisant, ils ont commencé à avoir de la mésentente au sujet d'achat d'esclaves et du mariage d'une deuxième femme. C'est à partir de ce moment que Kofi Ako, le mari d'Anowa a découvert la stérilité et l'origine de sa femme.

Le titre « The big house at Oguaa » (La grande maison à Oguaa) est la troisième étape aussi bien que la dernière partie de la pièce qui manifeste un comportement bizarre d'Anowa, et qui attire un divorce. Anowa qui ne comprend pas pourquoi son mari doit la divorcer, cherche à savoir la cause. Elle découvre que, sa stérilité, son origine et son titre de prêtresse sont connus par son mari. Mais, à sa surprise, elle se rend compte que son mari aussi est stérile, ce qui explique son refus d'épouser une deuxième femme. Ne pouvant pas supporter la honte, le mari se tue à l'aide d'un fusil. Anowa se noie laissant leurs biens aux mains des esclaves.

Ama Ata Aidoo est, sans doute, aujourd'hui, l'une des plus célèbres femmes du Ghana. Elle fait certainement partie des plus grands écrivains du pays. On peut dire que

c'est une enfant prodige qui, comme disent les Akans, a appris à se laver les mains et par conséquent a mangé avec les anciens. A travers son roman, elle semble nous faire comprendre que la femme ghanéenne n'est pas respectée. Le cas où les deux époux ont le même problème, seule la femme est blâmé.

## **2.2 Etudes des problèmes de la femme ghanéenne à travers Anowa**

L'attitude d'Ama Ata Aidoo, l'auteur d'Anowa, face à sa société éclaire non seulement ses engagements mais, aussi les relations qu'elle entretient avec sa société d'origine. La lutte qu'elle mène contre les conditions déplorables des femmes ne sert que de prétexte à une contestation générale de la société. Ama Ata Aidoo ne se plaint pas seulement de critiquer sa société, elle la loue au moment propice. Nous examinons ici, les facteurs socio-culturels qui sapent le bonheur de la femme.

### **2.2.1 La stérilité vue par Ama Ata Aidoo**

Traditionnellement, le contrat de mariage au Ghana, c'est pour avoir des enfants pour la continuation de la procréation. En Afrique, généralement, les enfants jouent un rôle très important dans la vie des couples. De ce fait, les plus précieux biens d'un couple sont ses enfants. Dans la société traditionnelle ghanéenne, un mariage sans enfants n'est jamais apprécié. On considère ce mariage inutile. Mais le mariage où il y a des enfants, on le voit vivant parce que les garçons remplaceraient leurs pères au foyer et les filles, leurs mères ailleurs.

Ama Ata Aidoo n'est pas insensible à la coutume et à la situation critique de sa société. Elle sait l'importance de la présence des enfants dans un mariage. Cela apporte aux mariés et à leurs familles beaucoup de bénéfices. A propos de l'héritage de biens par

exemple, les enfants héritent leurs parents après leur mort. Il n'y a aucun parent qui voudrait souffrir dans la vie et en fin de compte, il n'y aurait personne qui hériterait ses biens.

Tout parent voudrait qu'à sa mort, ses enfants l'héritent. Mais, au cas où il n'y a pas d'enfants dans le mariage, d'autres familles en bénéficieraient à la mort du couple. Par exemple, dans *Anowa*, Anowa et Kofi Ako ont acquis beaucoup de biens, et comme ils n'avaient pas d'enfants, ce sont leurs esclaves qui ont fini par les hériter à leur mort. Selon la tradition, ils ont souffert pour rien.

Deuxièmement, dans la tradition ghanéenne, le respect d'un couple est basé sur le nombre d'enfants qu'il possède. La présence de ces enfants donne au père l'opportunité de prendre des décisions lors des réunions familiales. Il donne conseil aux membres de la famille. On le consulte et il se vante énormément parmi ses collègues. D'autre part, les mères sont respectées au moins par leurs familles et les familles de leurs maris, parce qu'elles sont considérées comme des femmes utiles et productives.

Troisièmement, la présence des enfants augmente les membres de la famille du mari. Les beaux-pères et les belles-mères des deux familles qui désirent avoir des grands fils et des grandes filles après le mariage de leurs enfants, ont fini par en avoir. Le seul orgueil des grands-parents est leurs grands enfants. Au cours des funérailles, le nombre d'enfants et si possible, le nombre des grands enfants détermine comment les funérailles seront célébrées. Ainsi, au cours des cérémonies funéraires, les gens présents sont informés du nombre d'enfants du décédé. Ceci montre le niveau de fécondité des familles. Ce niveau de fécondité peut attirer beaucoup de prétendants pour le mariage.

Ama Ata Aidoo, n'est pas ignorante de l'importance de la présence des enfants au mariage traditionnel, parce qu'elle-même est une mère. Elle tire de la joie, du bénéfice et

du respect grâce à la présence de son enfant, bien qu'elle ne soit pas une femme mariée. L'écrivain célèbre, sait sans doute que, la joie parfaite, le respect parfait et une vie complète d'une mère, d'une femme mariée et d'une femme africaine chez son mari, dépendent largement de sa capacité de procréer.

Cette tâche est confiée à l'épouse par les deux familles. Selon la croyance, la femme, comme agent de procréation, est obligée de perpétuer la famille de son mari avec des enfants. Une épouse, est donc obligée d'être une mère. Et c'est l'accomplissement de ce rôle qui assure à la femme ghanéenne, dont parle Ama Ata Aidoo, la place très importante chez son mari.

Regardant la position des enfants dans un mariage, la fécondité est devenue un bien féminin qui est guidé et qui apparaît comme le moyen clé de la revendication de la femme. Les enfants sont donc des biens de la femme, son moyen de reconnaissance aussi bien que de pouvoir au foyer.

Ceci explique la raison pour laquelle il y a toujours des bagarres entre les parents d'Anowa au sujet de son mariage et voilà pourquoi elle devient prêtresse. Le père d'Anowa veut que sa fille devienne une prêtresse à cause de son origine. Mais, sa mère, Abena Badua, n'est pas d'accord. Elle veut que sa fille se marie avec un homme comme les autres filles qu'elle donne naissance à des enfants. Le père d'Anowa a essayé de convaincre sa femme. La mère d'Anowa a rétorqué véhément en disant :

« Je l'ai dit et je le dirai encore, encore et encore. Je ne vais pas laisser ma fille unique devenir prêtresse danseuse. »  
(Ama Ata, AIDOO, 1970. p11) (Notre traduction)

Elle ajoute :

« Je veux que ma fille soit une femme, mariée à un homme. »  
(Ama Ata, AIDOO. 1970. p11) (Notre traduction)

Les activités des prêtresses danseuses n'intéressent pas beaucoup de gens, surtout des mères comme la mère d'Anowa.

Dans *The Dilemma of a Ghost*, la mère d'Ato s'est mêlée dans les affaires conjugales de son fils. Normalement une épouse procure une partie des biens matériels de son mari grâce à l'enfantement. Le divorce chez telle femme est donc difficile même si elle se conduit mal. Personne ne peut l'insulter sans cause. La femme stérile ne peut pas accomplir cette tâche.

Néanmoins, la stérilité dans le contexte africain est l'un des aspects de la vie d'une femme qui fait mal à Ama Ata Aidoo. C'est évident que, la stérilité pèse très lourd sur les femmes victimes de ce phénomène. Les mères sont toujours exaltées alors que les femmes stériles sont méprisées à cause de leur état.

Dans un article intitulé *Fecondity in Igbo Birth Songs*, dans *Feminism in African Literature ; Essays of Criticism*, Helen Chukwuma parle de la stérilité. Ici, elle essaie de mettre en relief la stérilité de la femme et le mauvais traitement que cela attire. Selon Helen Chukwuma, la joie d'un couple c'est d'avoir des enfants après le mariage pour véhiculer la procréation de la famille du mari. La femme est donc vue comme outil central de cette activité naturelle. Cette activité naturelle peut apporter à la femme le malheur ou le bonheur. Mais la plupart du temps, c'est le malheur qui est subi par la femme stérile.

Pour louer les femmes fertiles, les Igbos ont composé des chansons qu'ils chantent pour présenter les femmes productives comme des reines. Par exemple, la chanson suivante :

« Si ce n'est pas pour un enfant,  
Qui me donnera un foulard

(Chœur)

1 Qui me donnera un collier d'Or  
Qui me donnera des boucles d'oreilles  
Qui me donnera des chaussures  
Qui me donnera de cache gorge  
Qui me donnera de la sauce piment du matin.

2 Oh ! Mes compatriotes  
Mon mari m'a tué une chèvre  
Parce que j'allaité un bébé de mon mari  
Donc il m'a tué une chèvre  
Parce que j'allaité un bébé

3 Les enfants sont ce que nous voulons.  
Les enfants sont ce que nous voulons.  
Dépêchez, courez et apportez nous un enfant.  
Car c'est ce que nous voulons  
Que mon ventre ne manque jamais d'enfant. »  
( Helen, CHUKWUMA. 1994. p 30)(Notre traduction)

Les chansons de naissance donnent aux hommes Igbo, une sorte d'orgueil, surtout, les pères. Ils sont estimés très hauts. Ils le voient donc comme un devoir de subvenir aux besoins de leurs épouses au lieu de les faire souffrir. Pareillement, les chansons encouragent les mères à enfanter davantage. Elles stimulent aussi les nouvelles venues de se presser à enfanter. Mais, pour les stériles, ce sont des conseils de divorce.

L'auteur d'*Anowa* compatit à la douleur des femmes stériles parce qu'au sein de la société traditionnelle africaine, ces genres de femmes sont considérées comme des êtres incomplets. C'est pourquoi le couple, Anowa et Kofi Ako, s'est tué. La stérilité apporte du désaccord entre l'homme et sa femme d'une part et entre la femme et la famille de son mari d'une autre part. La stérilité dans la société traditionnelle est vue comme un grand malheur par la famille du mari. La femme stérile est vue comme un homme et une maudite. Elle est toujours insultée par les adultes et les enfants.

Personne ne respecte la femme stérile parce qu'elle est considérée bonne à rien aux yeux des hommes et c'est facile de divorcer d'avec cette catégorie de femmes. Du fait qu'Anowa n'avait pas d'enfants et qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfants, Kofi Ako, le mari d'Anowa et quelques esclaves de son mari l'appelaient sorcière.

On ne peut pas nier le fait que, le nom « mère », n'est pas désiré par chaque femme mariée. Les esclaves achetés par le mari d'Anowa, appellent la femme de leur patron mère, mais, Anowa n'est pas toujours contente. Elle voudrait mettre au monde un enfant comme les autres femmes. Le fait d'être qualifiée sorcière, a poussé Anowa à chercher à savoir la cause de sa stérilité. Pour résoudre le problème, Anowa a suggéré à son mari de prendre une autre femme, mais, Kofi Ako a refusé carrément la suggestion de sa femme. Il a plutôt décidé de divorcer sa femme au lieu d'apprécier son effort.

D'après l'auteur d'*Anowa*, Anowa n'a pas tort si elle veut des enfants. Elle est une femme traditionnelle, une femme africaine, une femme mariée qui vit dans une société où les enfants sont très bien chéris. Reconnaisant l'importance des femmes mères par rapport aux femmes stériles et leur place dans un mariage traditionnel, la mère d'Anowa, Abena Badua, disait à son mari :

« Une femme comme elle devrait donner naissance à des enfants »  
(Ama Ata, AIDOO 1970, p 12) (Notre traduction)

Considérant la parole d'Abena Badua, c'est son désir que sa fille ait des enfants pour rendre solide son mariage avec Kofi Ako.

On peut citer un autre exemple dans *The Dilemma of a Ghost*. Les traditionalistes croient fortement qu'une femme mariée traditionnellement ne doit pas tarder à mettre au monde des enfants. Donc, après avoir attendu pendant longtemps sans voir chez Ato un visage d'enfant, la conclusion possible de la famille d'Ato était que Hulalie, la femme

d'Ato était stérile. Sachant très bien la mentalité des Ghanéens au sujet du mariage et des problèmes liés aux femmes stériles, au sein de la société, une compatriote s'est exclamée profondément :

« stérile....si c'est une vraie stérilité. Oh ! Fille étrangère que je ne connais pas, je pleure pour vous, car je sais ce que c'est de commencer un mariage avec la stérilité. Vous auriez dû vous taire. Oui avec votre appareil qui fait la cuisine, et votre appareil qui balaie. On veut des gens.... votre appareil ne peut pas faire des emplettes...mais vous avez un autre appareil à faire des courses. Celui qui va pleurer pour vous. Qui peut parler de la part de l'étrangère ? Ma fille ou bien ma sœur que je n'ai jamais vue. Vous pleurez jusqu' à ce que votre gorge soit séché» (Ama Ata, AIDOO. 1970. p, 12) (Notre traduction)

La femme stérile, est désormais traitée de sorcière, de démon, de toutes sortes de choses qui représentent le mal.

Ama Ata Aidoo rejette complètement cet aspect de la coutume africaine. Elle croit, sans doute, qu'avec le temps, les Africains changeront leur attitude, leur mentalité, leur jugement de certaines choses qu'ils tiennent au cœur au nom de la tradition. Il est vrai que, la femme est un outil, un agent de procréation, mais, elle n'a pas le pouvoir sur sa fécondité.

L'auteur d'Anowa veut que la société ghanéenne sache que, c'est Dieu qui donne des enfants. Personne ne peut avoir des enfants si Dieu ne les lui donne pas. Dans le Feminism and Fecondity in Igbo Birth Song une femme Igbo stérile 0.dit à son mari dans une chanson :

« Mon mari je suis belle  
Mon mari je suis belle  
Je ne suis pas le créateur des enfants  
Dieu qui crée des enfants  
Me donnera un enfant  
Que je ne manque d'enfants  
Que je ne manque d'enfant. »  
(Helen, CHUKWUMA. 1994.p\_34) (Notre traduction)

C'est un moment critique, un cri, un souci, un état désespéré d'une femme stérile rappelant à son mari les autres qualités qu'elle possède à part celle d'être un agent de procréation. Elle croit que, c'est Dieu seul qui donne les enfants.

Au sujet de la stérilité Ama Ata Aidoo semble dire que dans **une** coupe sans enfant, la femme est souvent blâmée à tort dans les sociétés africaines. C'est triste de constater que la femme africaine est toujours condamnée, insultée, traitée de sorcière pour la simple raison qu'il n'y a pas d'enfants dans son mariage. Ama Ata Aidoo désapprouve cette idée à l'égard de celui qui doit être grondé au sujet de la stérilité. Elle condamne ce comportement de la société. Elle pense que, pour un jugement juste, la situation doit être examinée soigneusement avant d'accuser la femme. Selon l'auteur d'*Anowa*, un homme peut aussi être stérile. Il ne serait pas juste de continuer à blâmer la femme.

Prenons le cas d'Anowa, la femme de Kofi Ako, son mari lui-même était stérile à cause d'une maladie d'enfance, mais, il a caché le problème à sa femme. Il accuse Anowa constamment d'une conduite bizarre qu'il ne comprend pas. Gêné par le comportement de sa femme qui risque de le démasquer, Kofi Ako le trouve prudent de menacer sa femme de divorce. Malheureusement pour lui, la menace ne l'a pas aidé, parce qu'Anowa a pris la menace de son mari comme une plaisanterie. Bien qu'elle soit prête à partir, elle a, à son tour, voulu savoir la cause de son divorce. Anowa finit par découvrir que son mari est stérile.

Maintenant que la vérité est connue, Kofi Ako a eu honte. Ne pouvant supporter sa honte, il se suicide. Anowa, sa femme, s'est donné la mort à son tour. La cause de la mort d'Anowa, c'est la bagarre qu'elle a eue avec sa mère avant de quitter Yebi, son village natal avec son mari. Anowa a juré à sa mère qu'elle ne retournerait jamais à Yebi.

Signalons que, dans *The Dilemma of a Ghost*, Ama Ata Aidoo nous présente une autre scène pathétique. Comme d'habitude, après un mariage traditionnel, c'est la naissance tout de suite. Dès qu'il y a un retard de naissance, la conclusion tirée c'est que, la femme est stérile. L'homme n'est jamais soupçonné, comme si, c'est chez la femme seule qu'existe la stérilité. C'est la perception de la famille d'Ato, au sujet du mariage entre Ato et sa femme, Hulalie, l'Américaine. Ce n'est qu'après le rapatriement de Hulalie que la famille d'Ato s'était rendu compte qu'on a accusé à tort Hulalie. En tout cas, elle n'était pas stérile. C'était une décision prise par les deux, d'attendre un peu avant d'avoir des enfants.

En premier lieu, le mariage est fait par des parents du couple et non pas le couple lui-même. Donc, le couple n'a pas le droit de décider quand il veut commencer à avoir des enfants. Le jeune couple doit suivre le schéma tracé par les vieux. Le mariage en Amérique est différent de celui d'Afrique. Au lieu de baser le mariage sur les enfants, il est basé sur l'amour pur.

Le problème ici, est qu'ayant vécu en Amérique depuis longtemps et en plus, s'étant marié avec une Américaine, Ato ne s'accorde pas avec sa tradition. Ato, le Ghanéen et mari de Hulalie, avait peur de dire la vérité à sa famille. Sa famille a eu l'impression que c'était Hulalie, sa femme, qui était stérile. Malheureusement, en cherchant la cause de la réaction de la famille d'Ato, comme Anowa, Hulalie découvre la vérité. Elle se fâche et rentre chez elle.

Le souci d'Ama Ata Aidoo, est le fait que, la femme est toujours accusée d'être la cause du manque d'enfants dans un mariage. Elle semble dire que, tout le monde, homme comme femme peut être stérile.

L'auteur d'*Anowa* semble conseiller les Ghanéens, qu'à part les enfants, ils doivent prendre en compte la beauté et la présence de la femme comme une compagne. Ama Ata Aidoo est convaincue qu'il y a beaucoup de choses que la femme peut faire pour aider son mari et la famille de son mari. Avec sa connaissance, elle peut soutenir son mari à bien planifier sa vie.

### **2.2.2 La superstition vue par Ama Ata Aidoo**

Une étude critique d'*Anowa* montre qu'Ama Ata Aidoo ne condamne pas la superstition totalement. Elle condamne plutôt l'aspect de la superstition qui fait souffrir les femmes ghanéennes. En tant que Ghanéenne, Ama Ata Aidoo sait parfaitement la coutume ghanéenne et sa composition.

Ama Ata Aidoo n'est pas ignorante de ses coutumes. Ce qu'elle connaît de la religion africaine est que, la religion africaine est basée sur la superstition et que par la superstition, les Africains conçoivent l'idée d'un être puissant, qu'ils nomment Dieu, parce qu'il a un pouvoir divin et qu'ils s'approchent de lui en louanges. Tout ce qui se passe dans leur vie qu'ils ne comprennent pas, ils l'attribuent à ce tout-puissant, parce qu'ils ne peuvent pas contrôler la situation. Les Africains croient que le malheur et le bonheur n'existent pas pour rien. C'est Dieu, le tout-puissant, c'est lui qui a le pouvoir divin qui se charge de ces conditions. Il s'ensuit que, la superstition manipulée par les féticheurs, fait une partie intégrante de la vie et de la croyance des Africains. Les féticheurs sont seulement des entremetteurs entre les vivants et leurs ancêtres d'une part et entre les vivants et Dieu d'une autre part.

Ama Ata Aidoo apprécie personnellement les activités des « akomfos » les féticheurs, parce qu'ils jouent un rôle très important dans la société africaine en général.

Par exemple, les « akomfos » interprètent les rêves et d'autres malheurs. Les Africains croient fortement que leurs ancêtres et leur Dieu leur parlent dans les rêves des malheurs qui les frappent. Les féticheurs expliquent la cause d'une épidémie dans une communauté et essaient de trouver une solution aux décès imprévus dans une famille particulière. Le destin de quelqu'un est aussi expliqué.

Selon la croyance, les « akomfos » que les traditionnalistes, chérissent, aident les femmes stériles à avoir des enfants. Les parents d'Anowa dans Anowa ont consulté des oracles lorsqu'ils n'arrivaient pas à avoir un enfant dans leur mariage. Osam, le père d'Anowa, a rappelé à sa femme qui semble avoir oublié la façon dont elle avait eu sa fille :

« Est-ce que tu ne les as pas consultés plusieurs fois quand tu ne pouvais pas avoir au moins un seul enfant à toi ? »  
(Ama Ata, AIDOO. 1970. p 11) (Notre traduction)

Grâce aux oracles et aux « akomfos », les parents d'Anowa retrouvent le bonheur dans leur mariage.

Les « akomfos » consultent les oracles et les ancêtres pendant les rites de puberté des jeunes filles, les anniversaires des enfants et les fêtes traditionnelles. Normalement, après les rites de puberté des jeunes filles, elles ne doivent pas tarder à se marier. Les rites servent de préparation au mariage. Le cas d'Anowa était différent. Après 6 ans, Anowa n'était pas encore mariée. Sa mère a dit :

« Chaque mère serait concernée si sa fille a refusé de se marier 6 ans après sa puberté....Si je ne me soucie pas de cela, de quoi est-ce que je me soucierai ? »  
(Ama Ata, AIDOO.. 1970. p 10) (Notre traduction)

Les « akomfos » collaborent avec les ancêtres pour guider les couples, leur donner des enfants et des biens matériels au cours de leur mariage. On ne peut pas nier le fait

que, traditionnellement, la pratique de la superstition n'est pas tout à fait mauvaise, parce qu'elle apporte la paix et l'harmonie au foyer.

Ce qui révolte Ama Ata Aidoo et qui l'amène à lutter pour les femmes c'est l'aspect négatif de la superstition, bien sûr, le côté qui n'apporte pas aux femmes le bonheur. Par exemple, les parents d'Anowa qui n'avaient pas d'enfants et qui ont consulté ensemble un « okomfo » pour avoir au moins un enfant, ont été satisfaits. Malheureusement, Anowa même, sans aucune influence de sa mère, a commencé à donner à ses parents des problèmes au sujet de son mariage car, Anowa veut faire son choix au lieu du choix de ses parents. Maintenant que la fille d'Osam et d'Abena Badua essaie d'être têtue, Osam gronde sa femme, d'être la cause de la mauvaise conduite de leur fille unique. Il ne voudrait plus rien avoir avec tout ce qui concerne sa fille. Osam semble même rejeter Anowa comme sa fille.

L'auteur d'*Anowa* trouve une telle situation un peu bizarre chez les hommes. Elle veut nous faire comprendre qu'en tant que traditionnalistes, nous devons savoir qu'une fois nous sollicitons une aide traditionnellement pour un enfant d'un être spirituel par un moyen spirituel, l'enfant certainement, appartient davantage à l'être spirituel par lequel nous avons eu l'enfant. C'est lui qui déciderait quoi faire avec cet enfant.

Cependant, au fur et à mesure que l'enfant grandit, c'est le devoir des parents de l'enfant de contacter régulièrement « l'okomfo » pour savoir quoi faire dans la vie de leur enfant. Ceci explique la raison pour laquelle Osam, le père d'Anowa a voulu que sa fille unique devienne une prêtresse à cause de son origine. Mais, Abena Badua, la mère, voudrait voir sa fille se marier, et mener une vie comme les autres filles de Yebi. Quand nous avons un enfant, particulièrement un fils unique ou une fille unique, comme d'habitude, la joie est de voir cet enfant grandir et devenir quelqu'un de très important

dans la société. Personne ne voudrait que son enfant devienne une prêtresse ou bien un féticheur. On dirait peut-être que c'est pourquoi la mère d'Anowa n'acceptait pas l'idée de son mari qu'Anowa devienne prêtresse.

Pour Ama Ata Aidoo, l'enfant appartient aux deux parents. C'est donc leur devoir de prendre soin d'Anowa. Le père d'Anowa n'a pas le droit d'accuser sa femme ni de rejeter sa fille malgré l'opinion différente qu'ils avaient. La compréhension, selon Ama Ata Aidoo, est très nécessaire entre couple.

Comme nous l'avons déjà dit à propos de la compréhension au sujet de la superstition, il y a une autre scène dans *The Dilemma of a Ghost*, la deuxième pièce d'Ama Ata Aidoo, qui a un rapport avec la famille d'Ato. Après la consultation d'un « okomfo » il est révélé que, la femme d'Ato, était stérile. La famille d'Ato a confronté Hulalie pour lui dire que, son ventre doit être lavé en public, parce qu'elle est mariée depuis longtemps mais sans enfant. Pour la famille, l'absence d'enfants dans le mariage est une honte et une abomination.

On peut dire qu'à travers *Anowa*, Ama Ata Aidoo le trouve difficile à comprendre pourquoi les femmes traditionnelles sont maltraitées. Ses sentiments sont ceux de découragement, de déception et de rancœur. L'auteur d'*Anowa*, supplie donc de tout son cœur, les hommes d'avaloir leur orgueil et de traiter les femmes comme eux-mêmes. Sans les femmes, à vrai dire, les hommes ne sont rien. Nous savons le rôle que joue la superstition en contexte africain et dans la société ghanéenne. Que la tradition soit nécessaire, nous n'en doutons pas du tout. Mais, ce qui gêne beaucoup c'est que, si à cause de la tradition, les femmes doivent toujours souffrir, alors à quoi bon la garder ?

L'on n'est pas surpris de la réaction de la famille d'Ato envers Hulalie. Telle réaction vient du fait qu'une femme africaine n'a pas d'identité au sein de la société

traditionnelle où elle se trouve. Bien qu'elle soit Américaine et non Ghanéenne, mais, étant mariée à un Ghanéen et vivant au sein d'une société ghanéenne, elle est aussi considérée comme une femme ghanéenne, et doit être traitée comme telle. L'auteur d'Anowa semble dire qu'on n'a pas besoin de consulter pour toute chose un « okomfo » ou un oracle. La situation de Hulalie n'a pas besoin de la consultation d'un « okomfo » ni d'une potion.

Ama Ata Aidoo n'est pas ignorante de certaines traditions. Elle ne suggère pas que, la superstition soit annulée. La superstition, selon l'auteur d'Anowa, aide beaucoup la société et de plusieurs façons. Mais, si pour une raison ou une autre la société veut la maintenir, il faudrait faire une enquête d'abord, pour s'assurer qu'en réalité, le problème qu'on soupçonne existe. C'est dommage que ce ne soit qu'après le rapatriement de Hulalie, que la famille d'Ato s'est rendue compte que, la femme d'Ato n'était pas stérile.

Ama Ata Aidoo semble croire que, c'est toujours prudent de faire savoir à quelqu'un nos intentions pour que la personne nous juge et nous dise si nous sommes sur le bon chemin ou pas. Par ce moyen, nous ne ferons pas d'erreurs. Et cela va nous aider beaucoup à cesser de faire du mal aux gens. Si les Africains prenaient en compte la suggestion de l'auteur d'Anowa et la pratiquaient, elle leur ferait beaucoup de bien, parce qu'ils seraient toujours sur la bonne voie.

Ama Ata Aidoo a fait cette suggestion parce qu'elle a observé ses proches et a vu qu'ils sont enracinés profondément dans leur tradition qu'ils ne sont pas prêts à changer. Les Africains voient le changement comme quelque chose qui va bouleverser la pratique de leur tradition et la détruire complètement. Au contraire, le changement apporterait plutôt des idées nouvelles, de nouveaux comportements. En effet, le changement restructurerait les normes de la société.

Ama Ata Aidoo veut nous signaler que, nous devons savoir qu'une société est dynamique. Et que nous le voulons ou pas, la tradition africaine changerait de temps en temps avec des nouveautés. La présence de Hulalie, l'Américaine et la femme d'Ato au milieu de la famille d'Ato symbolise un changement imprévu de la coutume. Personne n'a demandé à Ato de se marier avec Hulalie et de l'amener chez lui.

### **2.2.3 L'héritage vu par Ama Ata Aidoo**

L'héritage est un autre aspect sur quoi Ama Ata Aidoo essaie de sensibiliser les Ghanéens, d'aider à faire sortir les femmes de leur douleur. Elle fait aussi un appel à certaines femmes qui ont pris la place de leurs maris en devenant des chefs de famille, à savoir qu'elles sont toujours des femmes, qui doivent se soumettre à leurs maris et les respecter au foyer. Ama Ata Aidoo critique le mode d'héritage au Ghana en distinguant deux types d'héritages : l'héritage patriarcal et l'héritage matriarcal.

Il convient de signaler que, dans l'héritage matriarcal, tous les biens matériels acquis, sauf les enfants, au cours du mariage appartiennent à l'homme. L'homme est seulement un assistant à cause de la dot payée. En cas de divorce, la femme quitte la maison conjugale avec les enfants. Mais, la dot payée est retournée au mari. par la famille de la femme comme une récompense. C'est donc évident que, les hommes dans une telle société sont considérés comme des esclaves qui n'ont pas de choix, de bien, et de droit de posséder les enfants. Ces hommes ne sont respectés par leurs femmes.

L'auteur d'*Anowa* essaie de critiquer la société matriarcale et ses rigueurs envers le genre mâle. Les biens du père appartiennent aux enfants de sa sœur alors que les enfants appartiennent à la famille de la mère.

L'argument d'Ama Ata Aidoo ici est du fait qu'une fois qu'un homme se marie, il quitte ses parents et il s'attache à sa femme et ils deviennent une seule chair. S'il y a des biens quelconques, ils doivent appartenir au couple parce que, ce sont les deux qui ont souffert pour les acquérir. Mais, dans la société matriarcale, les hommes sont toujours exploités en toute chose. C'est donc, une tricherie de la part des femmes dans une telle société où les enfants de la famille appartiennent aux femmes seulement. L'écrivaine ghanéenne lance un appel aux femmes de telle catégorie de réfléchir un peu car, le temps a changé et certaines choses aussi doivent être changées pour un lendemain meilleur.

C'est un fait incontestable que, dans la société Akan, les enfants appartiennent aux femmes dans le mariage alors que les biens matériels appartiennent aux maris. La croyance est que, les femmes habitent chez leurs maris et ce sont ces derniers qui les soignent. Rien ne se passe par hasard. Il y a des raisons derrière le droit d'héritage des enfants par les femmes akan.

### **2.2.3.1 Les raisons de l'héritage des femmes akan**

D'après une histoire ancienne qui nous a été racontée par la Reine-mère de Nkronsa Busua, un homme était atteint d'une maladie spirituelle. Pour la guérir, il fallait un sacrifice humain. Sa femme a refusé de donner l'un de leurs enfants pour le sacrifice. C'était la sœur du malade, en collaboration avec son mari qui avait donné l'un de ses enfants pour guérir son frère. Après sa guérison, il a dit, en présence de sa sœur et son beau-frère, qu'à partir de ce jour-là leurs enfants hériteraient tous ses biens.

Les Akans croient aussi qu'un enfant se compose de trois parties : le sang qui vient de la mère, l'esprit qui vient de Dieu et l'âme du père ; mais, comme l'héritage est par le sang et non pas par l'âme et comme cela vient de la mère, il s'ensuit

automatiquement, que les enfants appartiennent à la mère. Normalement, pendant l'étape finale du mariage, la famille de la femme annonce en présence du prétendant et sa famille que, les enfants qui sortiront du mariage seront les biens de la femme (leur fille) et sa famille. D'une autre part, s'il y a des problèmes, des pertes, cela sera pour le mari et sa famille. Après de tels propos, s'il n'y a aucune protestation de la part de l'homme et de sa famille pour défendre leur droit concernant la possession des enfants qui sortiront de leur union, ils ne pourront donc pas les réclamer plus tard.

Une troisième raison est qu'un homme qui était en train de mourir, a fait venir tous ses enfants et leur a dit d'essayer de garder au foyer tous les biens matériels et humains qu'il a acquis. Après sa mort, l'une de ses filles était enceinte. Lorsqu'elle a averti son frère, il l'a encouragée de garder la grossesse parce que, pour lui, c'est un bien qu'elle apporte au foyer. Après la naissance, quand l'homme responsable de la grossesse est venu pour prendre l'enfant, on le lui a refusé. D'après le frère de la fille qui a enfanté, l'enfant appartient à sa sœur et sa famille et doit être gardé par la famille.

Les Akans sont convaincus aussi que, les enfants dans le mariage doivent être possédés par la mère parce que, chaque fois qu'une poule se promène, les poussins la suivent au lieu de suivre le coq. Et puisque les poussins vont ensemble avec la poule, elle leur cherche de quoi manger et elle se soucie de leur bien-être.

Les raisons mentionnées ci-dessus montrent clairement que l'enfant qui est sorti du mariage entre Osam et Abena Badua appartient à Abena Badua. C'est pourquoi Osam ne s'intéresse plus aux affaires d'Anowa, même à son mariage. Il a dit à sa femme lorsqu'elle se plaignait et voulait qu'il l'écoute car, Anowa a commencé à faire des bêtises :

« Abena Badua ...vous et vos frères et vos oncles me diraient d'aller mettre droit la vie de mes nièces et mes

neveux. C'est le tam-tam de votre famille, joue-le ma femme » (Ama Ata, AIDOO. 1970. p 15) (Notre traduction)

Pour appuyer son point une fois encore, il ajoute

« .....Je ne peux pas décider avec qui Anowa peut se marier. Son oncle, votre frère est là n'est-ce pas ? Vous le consulteriez parce que, je connais votre famille. Elle dirait que j'ai délibérément donné en mariage Anowa à un fou pour me moquer d'eux. »  
(Ama Ata, AIDOO. 1970. p 13) (Notre traduction)

Abena Badua pense que, comme Anowa lui appartient, elle a le droit de dicter à Anowa ce qu'elle doit faire ou ne pas faire. Abena Badua n'écoute pas le conseil de son mari au sujet du mariage de sa fille, Anowa.

Dans *The Dilemma of a Ghost*, à l'arrivée d'Ato et sa femme Hulalie, la mère et les oncles d'Ato ont décidé de trouver pour Ato, une autre femme ignorant l'avis du père d'Ato. Selon eux, Ato est le fils de leur sœur et qu'il fait partie de leur famille. La coutume permet un tel héritage, mais, la façon dont les femmes se conduisent envers leurs maris n'est pas appréciée par Ama Ata Aidoo. Abena Badua n'est pas prête à écouter ni à accepter de son mari aucun conseil. Elle est convaincue que son idée du mariage de sa fille est la meilleure. Mais, cette idée a détruit le destin d'Anowa.

L'auteur d'*Anowa* ne supporte ni les hommes ni les femmes qui maltraitent leurs partenaires à cause de l'héritage des enfants. De tels enfants doivent appartenir à l'homme et à la femme.

## CHAPITRE TROIS

### LA FEMME AFRICAINE ET SON INDEPENDANCE

#### 3.0 Introduction

Nous avons vu dans les chapitres précédents, la condition déplorable des femmes sénégalaises et des femmes ghanéennes selon le roman *Une si longue lettre* de Mariama Bâ et la pièce *Anowa*, d'Ama Ata Aidoo et la manière dont ces romancières célèbres essayent de montrer leur mécontentement. La femme africaine a beaucoup de bonnes choses cachées en elle, mais, son état de dépendance ne l'aide pas à faire sortir ces choses pour le bénéfice des hommes et de la société entière. Ceci a motivé Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo d'essayer, d'émanciper la femme africaine à travers leurs œuvres.

Dans ce chapitre nous allons faire état des suggestions des deux écrivaines visant l'émancipation de la femme.

#### 3.1 La motivation de Mariama Bâ et d'Ama Ata Aidoo dans la mission émancipatrice.

On peut remarquer dans la littérature africaine contemporaine que, la lutte féministe de Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo n'a rien de fanatique. Les hommes semblent être vus comme d'essentiels partenaires pour qu'une nation se construise et qu'un pays se développe. Pour elles, l'homme seul ne peut jamais construire une nation ou un foyer sans l'aide de la femme. Il faut que l'homme et la femme s'appuient l'un sur l'autre. De manière générale, les femmes sont toujours des soutiens pour les hommes. Prenons

Anowa, la femme de Kofi Ako dans *Anowa*, c'est une femme qui aime tellement le travail. La plupart du temps, elle essaie d'empêcher les esclaves que son mari a achetés pour l'aider à travailler au champ car, pour elle, les esclaves la dérangent. Elle a soutenu son mari par son dur travail au champ pour acquérir tous ses biens. Kofi Ako a confessé à sa femme un jour en disant :

« Parfois je ne comprends pas. Partout que nous nous trouvons, les gens te prennent d'abord comme ma sœur. On dit qu'on n'a jamais entendu parler d'une femme qui a tellement aidé son mari. 'Votre femme est bonne' On dit que ce sont vos sœurs qui sont les seules femmes que vous pouvez forcer à travailler comme cela pour vous. » (Ama Ata, AIDOO. 1970. p 27 ) (Notre tradition)

Kofi Ako est fier et il apprécie l'effort de sa femme.

Dans *Le Mandat* de Sembene Ousmane, les deux femmes d'Ibrahim Dieng s'occupent de la famille parce que leur mari est en chômage. En plus, elles remboursent des dettes de leur mari. Une situation s'est présentée et Mety, la première femme, a vendu ses précieux bijoux pour rembourser Mbarka, le commerçant.

Dans *Les bouts de bois de Dieu*, il y a un scénario où les femmes ont lutté aux côtés de leurs maris pour améliorer leur condition de travail. Les hommes ont tout fait pour un changement mais, leur effort n'a abouti à rien. Leurs femmes se sont organisées, ont repris la grève pour restaurer la dignité de leurs maris et améliorer leur vie au foyer et au travail. Puisque la grève était la seule possibilité pour une vie meilleure et de leur assurer des lendemains meilleurs, elles ont poursuivi la grève jusqu'à la victoire.

*L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, nous présente aussi La Grande Royale, la sœur du chef des Dialobés qui d'emblée nous signale sa fonction comme membre de la famille royale, la classe dirigeante de la société dialobée. Grâce à sa physique, tout le monde avait plus peur d'elle que de son frère, le chef. La Grande Royale a pris l'opportunité de la peur des villageois pour aider le chef à bien diriger les Dialobés.

Prenons un autre scénario dans *Sous l'orage* de Seydou Badian. Lorsque le père de Samou est décédé, seule sa mère, maman Coumba s'était occupée de fils, de son éducation jusqu'au mariage.

Aminata Sow Fall a dévoilé dans son livre, *La grève de battu* une situation un peu politique où la potentialité d'une femme aveugle a été projetée. Mour, le Directeur du Service de la Salubrité Publique, a chassé de la ville, des mendiants pour avoir du Président du pays, des louanges, oubliant que ces mendiants chassés doivent aussi gagner leur vie par la mendicité. Maintenant qu'il cherche à tout prix à gagner un nouveau poste, il faut qu'il fasse aux mendiants de l'aumône en ville. Ceci veut dire que, les mendiants doivent revenir prendre leurs positions originales en ville. C'est ici que Madiabé, la femme aveugle et la dirigeante du groupe, a convaincu ses compatriotes de ne pas accepter ce que Mour veut qu'ils fassent. A la fin, Mour a échoué en gagnant le nouveau poste qu'il cherchait.

Les activités des femmes qu'on vient de mentionner, montrent qu'il y a de bonnes choses cachées chez les femmes africaines. Les femmes, en terme général, aiment la justice et veulent que les gens la pratiquent pour que tout le monde ait la paix. Elles aiment aussi améliorer la vie des gens par leur intelligence et leurs bons conseils pour faire avancer leurs sociétés. On dit que, derrière le succès d'un homme il y a une femme. En Afrique noire, la minorité de femmes qui ont eu la chance de démontrer leur habilité, comme le montre Sembene Ousmane dans *Les bouts de bois de Dieu* et Aminata Sow Fall dans *La grève de battu* ont fait des merveilles. Si les femmes africaines avaient l'appui qu'il leur faut pour se libérer de toutes barrières traditionnelles et d'être instruites, elles seraient de bonnes organisatrices, de bonnes coordonatrices, de bonnes administratrices et de bonnes conseillères, parce que les femmes dont nous avons parlé

étaient des analphabètes et dépendantes, mais, elles ont agi comme des hommes et leur réaction a bénéficié davantage les hommes et la société.

### **3.2 Résolutions des problèmes des femmes africaines.**

A partir de notre revue des potentialités des femmes sénégalaises et des femmes ghanéennes dans la première partie de ce chapitre, nous pouvons dire que, les femmes africaines ont beaucoup de choses à donner au monde si elles sont émancipées. Mais, la société dans laquelle elles se trouvent est loin de reconnaître leur présence. Les deux écrivainess le trouvent nécessaire de libérer les femmes africaines de tout obstacle au niveau de la tradition et de l'éducation formelle. Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo sont convaincues qu'à travers l'éducation formelle, beaucoup de choses changeraient pour un meilleur lendemain de l'Afrique.

#### **3.2.1 La libération de la femme africaine au niveau de la tradition africaine.**

Les personnages masculins sont présentés comme des êtres faibles et comme des esclaves de leurs passions, cédant aux pressions sociales et familiales, aux traditions archaïques chez les traditionnalistes et à un enseignement coranique suranné chez les musulmans. La femme africaine, depuis longtemps, est perçue comme inférieure à l'homme et doit souvent respecter les coutumes qui ne la favorisent pas. La tradition met l'accent sur la soumission et l'obéissance plutôt que sur le développement de l'initiative de la femme. Par conséquent, la femme est toujours sous la tutelle de l'homme.

### 3.2. I.1. Le mariage forcé et la libération de la femme africaine.

Jetant un coup d'œil, une fois encore, sur le mariage commenté par Mariama Bâ dans le premier chapitre, l'intérêt de Mariama Bâ était autour du mariage sans bonheur chez la femme ; c'est-à-dire, un mariage dans lequel le choix de l'époux est fait à l'insu de la femme et qui doit l'accepter sans mot dire, un mariage à travers lequel les parents de la mariée comptent sortir de leur condition médiocre. Cette situation, selon l'auteur d'Une si longue lettre, apporte toujours aux parents, la honte, la pauvreté et fait souffrir leur fille. Poursuivant l'argent et voulant une vie meilleure, Binetou et sa mère se sont lancées dans une situation pitoyable après la mort de Modou Fall. Tout ce qu'elles recevaient de Modou Fall est terminé. Binetou ne pouvait ni se soutenir ni soutenir sa mère.

Dans Véhi Ciosane de Sembene Ousmane, il y avait une querelle très grave entre le père de Yacine et le mari de Yacine. La même querelle a eu lieu entre le père de Saaba et le mari de Saaba dans L'argent ne fait pas le bonheur de Margarete Kwakwa. Ces filles ont abandonné leurs foyers conjugaux et se sont mariées de nouveau à l'insu de leurs pères, parce qu'elles étaient forcées à épouser des vieillards à cause de l'argent.

Kweku Ananse dans The Marriage of Anansewaa n'avait aucune option que de mentir en faisant semblant que sa fille unique était morte, car, le père allait donner sa fille à trois prétendants à la fois. Et chacun de trois prétendants était prêt à envoyer chez lui, sa nouvelle femme.

Du point de vue de Mariama Bâ, c'est difficile, parfois, d'obéir à quelqu'un qu'on n'aime pas ou qu'on n'a pas choisi comme amant. Une femme ne serait jamais contente avec une telle personne. L'être aimé est souvent chéri et respecté. L'observation faite par Mariama Bâ, suggère que, les parents des filles à marier doivent prendre en compte,

l'âge, l'amour, le bonheur et le consentement de leurs filles, si possible, une discussion profonde serait nécessaire pour éviter des situations embarrassantes. La fille doit avoir la chance de choisir son amant. Une fois le choix est fait par elle-même, s'il y a un problème, le couple le résoudra amicalement. Il y aurait la paix, le respect et l'amour entre le couple.

### **3.2.1.2. La polygamie et la libération de la femme africaine.**

Chaque société humaine a des croyances qui règlent le comportement et le lien entre les uns et les autres. De manière générale, l'islam, comme les autres religions, est un guide pour que les croyants ne se trompent pas dans la vie sur terre. L'islam guide les croyants en les mettant sur la bonne voie et en les faisant suivre l'enseignement de l'islam et pratiquer tout ce qui est dit dans le Coran. En effet, c'est pour renforcer la moralité des musulmans, pour les aider à faire ce qui est juste, ce qui est digne aux yeux d'Allah et de l'homme.

Personnellement, Mariama Bâ regarde l'islam comme un sauveur pour aider les femmes musulmanes à être traitées comme des reines. Mais, les hommes ont donné à l'islam une interprétation qui leur convient. C'est vrai que l'islam permet d'épouser quatre femmes, mais, à condition que, le mari en question soit fidèle à ces femmes, soit capable de les respecter, les aimer, fournir leurs besoins au foyer et non pas les abandonner dès l'arrivée d'une nouvelle épouse. L'islam ne condamne pas la monogamie. Daouda Dieng qui a épousé sa cousine par devoir, respecte sa femme. Il a une vie de famille exemplaire. Abou, le mari de Daba, la fille aînée de Ramatoulaye ne traite pas sa femme comme une esclave. Le couple travaille ensemble à la cuisine. Alors que le mari fait cuire le riz, la femme fait autre chose. Abou dit :

« Daba est ma femme. Elle n'est pas mon esclave ni ma servante. »  
(Mariama, BÂ. 1979.p 107)

Le couple s'identifie l'un à l'autre, discute de tout pour trouver un compromis. C'est ce que le fondateur de l'islam a ordonné de pratiquer dans un mariage polygame ou monogame. Mohammed, le fondateur, a institué le mariage à quatre femmes pour aider les femmes qui ont perdu leurs maris pendant la guerre et la société dans laquelle les femmes sont nombreuses, à avoir une vie meilleure.

Les comportements de Modou Fall, de Mawdo Bâ, Samba Diallo dans *Une si longue lettre*, Ousmane et le père Pathe dans *Un chant écarlate* sont différents de Daouda Dieng et d'Abou. On dirait que, Modou Fall et son groupe sont des musulmans sans cœur, des musulmans qui ne considèrent pas la souffrance des femmes, des musulmans qui interprètent le Coran d'une manière qui leur convient. La question que Mariama Bâ semble poser est, pourquoi Modou Fall, Mawdo Bâ, Samba Diallo, Ousmane et le père Pathe ne veulent pas se comporter comme les autres croyants qui se sont donnés à l'islam et changer leurs vies ?

D'après la romancière sénégalaise, l'islam exige la fidélité de la part de ses croyants, soit femme ou soit homme. Bien que les femmes musulmanes restent fidèles à leur foi et à leurs maris en toute chose, elles finissent par être déçues. Ramatoulaye est restée fidèle même au cours de son abandon jusqu'à la mort de son mari. Jacqueline, la femme de Samba Diallo, est restée fidèle aussi à son mari jusqu'à sa mort. Cette catégorie de femmes délaissées reste sceptique. Ramatoulaye le porte-parole de Mariama Bâ exprime sa déception en ces termes :

« ...Et dire que j'ai aimé passionnément cet homme, dire que je lui ai consacré trente ans de ma vie, dire que j'ai porté douze

enfants. En aimant une autre, il brûlé son passé moralement ... Et pourtant, que n'a-t-il fait pour que je devienne sa femme » (Marriama, BÂ. 1979. P 23)

La narratrice continue en disant ;

« Je comptais les femmes connues abandonnées ou divorcées de ma génération. J'en connaissais dont le reste de jeunesse florissante avait pu conquérir un homme valable.....La misère qui était le lot de ces femmes régressant à l'envahissement de leur bonheur neuf qui changeait leur vie, arrondissait leurs joies, rendait brillants leurs yeux. » (Marriama, BÂ. 1979. P 61)

De la même façon, Noumba, la première femme de Moustaphe dans *Voltaïque* de Sembene Ousmane se demande :

« Pourquoi acceptons-nous d'être le jouet des hommes ? » (Ousmane, SEMBENE. 1962. p 61)

Noumba n'est pas contente de ce traitement donné aux femmes.

L'homme exerce son autorité sur la femme en particulier. Il peut lui imposer une coépouse selon le canon de l'islam. Mariama Bâ n'accuse aucun homme. Elle croit que, l'Imam joue un rôle d'entremetteur entre Allah et les croyants. L'Imam est au courant de toutes les nouvelles, parfois, il se présente dans les réunions. Il encourage l'introduction d'une nouvelle épouse parce que, la polygamie est coutumière. C'est pourquoi l'Imam était présent pendant le deuxième mariage de Modou Fall. L'Imam ne peut pas donner aux hommes des règles strictes à suivre ou bien, dire aux hommes en terme stricte, quoi faire avec ses sermons, ou bien comment traiter leurs femmes. Mais, c'est son désir qu'en tant qu'adeptes de Mohammed et croyants dévoués, ils suivent tout ce que le Coran dit, quoique soit la situation.

Néanmoins, Mariama Bâ est étonnée de la conduite de l'Imam au cours du deuxième mariage de Modou Fall. L'Imam n'a posé aucune question au sujet de la conduite de Modou Fall et il a annoncé froidement le mariage comme une chose normale.

Daouda Dieng et Abou dans *Une si longue lettre*, le père d'Ousmane dans *Un chant écarlate*, Ibrahima Dieng dans *Le Mandat* s'entendent très bien avec leurs femmes. Pourquoi Modou Fall, Mawdo Bâ, Samba Diallo dans *Une si longue lettre*, Pathe dans *Un chant écarlate* et Moustaphe dans *Voltaïque* ne s'entendent-ils pas très bien avec leurs femmes ? Est-ce que cela signifie qu'ils sont des musulmans par le nom?

La femme a besoin d'être libérée. Mariama Bâ est de l'avis qu'il est temps pour ces hommes sans cœur, de changer. La romancière suggère la pratique de la monogamie. L'Imam, en tant que guide spirituel, doit faire une enquête sur la conduite des hommes qui veulent prendre une autre femme. Il doit aussi conseiller les infidèles de mettre en pratique l'enseignement de l'islam tout au long de leur mariage. L'Imam devrait écouter, parfois, les plaintes des femmes.

Mariama Bâ est optimiste. Est-ce qu'il y aura de compromis entre les hommes qui cherchent à tout prix des jeunes filles comme épouses et les jeunes filles qui, aussi, cherchent les hommes riches à épouser ? Il y a certaines filles qui acceptent même d'être des concubines. D'autres épousent des hommes déjà mariés parce qu'ils sont des bourgeois. Binetou dans *Une si longue lettre* et Ouleymatou dans *Un chant écarlate* ont accepté le mariage à cause de la richesse et du statut social de leurs maris. Ces intruses qui deviennent des coépouses, finissent par être plus aimées que les premières femmes. Le comportement de telles jeunes filles encourage perpétuellement la polygamie, doublant la souffrance des premières femmes au foyer.

Néanmoins, Mariama Bâ croit qu'il y aura du succès dans sa lutte libératrice. Aïssatou et Mireille, les premières femmes de Mawdo Bâ dans *Une si longue lettre* et d'Ousmane dans *Un chant écarlate* respectivement ont refusé d'accepter la présence de leurs coépouses. Et au lieu de rester comme Ramatoulaye, elles ont divorcé d'avec leurs maris.

Daba, la fille aînée de Ramatoulaye et de Modou Fall dans *Une si longue lettre* et Raabi, la fille aînée d'Al Hadji Abdou Kadar Béyè dans *Xala* qui sont étudiantes, ont juré qu'elles ne se marieraient pas avec un homme marié. C'est possible qu'avec le temps la monogamie remplacera la polygamie parce qu'au fur et à mesure que les coépouses vieillissent comme les premières femmes leurs maris les abandonneraient et chercheraient d'autres jeunes filles.

### **3.2.1.3. Les castes et la libération de la femme africaine.**

Parler de l'élimination des castes dans la société sénégalaise, c'est simplement parler de la libération de la femme sénégalaise.

Comme nous l'avons remarqué dans le Chapitre Un, le choix de l'épouse est l'affaire du clan et des parents. Il donne de longues investigations afin de savoir si les qualités morales requises, les antécédents familiaux ne sont pas entachés d'une tare quelconque. Ces investigations jouent un rôle décisif pour l'accord des parents. Les brus qui seraient choisies par les belles-mères, ont leurs devoirs à accomplir. Par exemple, les brus entrent au foyer avec l'idée de prendre la relève. Elles installent les belles-mères dans un nid de respect et de repos. Elles connaissent et acceptent les droits des belles-mères et les servent.

Du point de vue de Mariama Bâ, c'est l'amour pur qui compte dans cette situation. Il n'est pas question de classe royale ni de statut social ni de sang pur. En tant que Sénégalaise et bru, l'auteur d'*Une si longue lettre* sait qu'il n'y a aucune bru au foyer qui va s'asseoir avec les bras croisés sans aider sa belle-mère ou belle-famille. La romancière sénégalaise dit ceci parce que, l'apogée d'une vie accomplie d'une belle-mère est le choix de belle-fille. Yaya Khady, la mère d'Ousmane dans *Un chant écarlate* l'affirme en disant :

« Assurément un des sommets de la vie d'une femme est dans le choix d'une belle-fille » (Marriama, BÂ. 1979.p 112)

Les activités des belles-mères sont donc importantes au sujet des castes au Sénégal.

Pour la romancière sénégalaise, les hommes qui épousent les femmes hors de leurs clans montrent simplement un désir de vouloir changer le système de castes qui tient à cœur aux traditionnalistes qui comptent sur le statut social du couple. Prenons par exemple, le mariage entre Aïssatou, la bijoutière et Mawdo Bâ, d'une famille royale d'une part, et d'autre part, celui entre Jacqueline, l'ivoirienne et Samba Diallo le sénégalais. Ils ne sont pas les mêmes. Ils ont des statuts sociaux différents, mais ils sont devenus une seule chair. Ce type de mariage a le pouvoir de résoudre le problème de castes dans la société sénégalaise.

La tante Nabou sait qu'Aïssatou est Sénégalaise, donc, elle est au courant des mœurs d'autan et de ce fait, lui accorde sa place comme belle-mère, mais, elle ne s'entend pas bien avec Aïssatou à cause de son statut social. Elle trouve bon d'introduire la petite Nabou, qui est du même statut social que son fils pour sauver la dignité et la réputation de son fils aussi bien que son mariage. Elle dit à Aïssatou :

« .... tu ne comptais plus, pas plus que tes quatre fils ; ceux-ci ne seraient jamais les égaux des fils de la petite Nabou .... le sang est retourné à sa source » (Marriama, BA. 1979. p 85)

Un autre scénario peut se voir dans *Un chant écarlate*. Pour Yaya Khady, la mère d'Ousmane, son fils a introduit une anomalie dans la famille en épousant une Blanche qui n'a aucune idée de la culture africaine. Elle fait les choses selon sa coutume qui est aussi différente de celle de son mari. Ce comportement énerve beaucoup Yaya Khady car, sa belle-fille ne l'aide pas. Pour avoir une belle-fille qui l'aidera, elle a introduit Ouleymatou, une Noire et une Africaine comme Ousmane.

Mariama Bâ voit la création de l'amitié très nécessaire entre les gens. Yaya Khady a oublié que la présence de Mireille apporte un changement quelconque dans sa coutume. Au lieu de se fâcher contre Mireille, Yaya Khady pourrait créer une amitié profonde entre elle et sa bru. De ce fait, elles auraient réglé le problème qui existait entre elles. Normalement, quand les belles-mères introduisent leurs filles aimées dans le foyer conjugal comme coépouses, cela ne chagrine pas seulement les premières femmes mais, perturbe aussi les mariages. Les belles-mères sont des instigatrices de nouvelles épousailles et par là, provoquent les catastrophes dans le foyer conjugal. Elles détruisent l'amour et la paix au foyer. Elles sèment la dispute comme dans le cas d'Aïssatou et Mawdo Bâ, et Mireille et Ousmane. Les belles-mères frustrer ainsi les brus.

La mentalité des belles-mères au sujet des castes gêne beaucoup. Si la Tante Nabou n'avait pas dans la mémoire le statut social, d'Aïssatou, elle n'aurait pas perçu l'importance de pousser son fils à épouser la petite Nabou. Selon Mariama Bâ, pour que les femmes considérées indignes, soient libérées de leur chagrin et soient heureuses dans leurs mariages, leurs belles-mères doivent changer leurs mauvais comportements. Les belles-mères collaborent avec leurs fils pour tourmenter les premières femmes. C'est que, les maris laissent aux mains de leurs mères les affaires de leur foyer. Elles deviennent plus ou moins, des directrices dans le foyer.

L'auteur d'*Une si longue lettre* est de l'avis qu'il est temps de briser cette pratique culturelle. Les belles-mères doivent plutôt, renforcer l'amitié entre leurs fils et leurs femmes. Les belles-mères devraient donner aux brus étrangères, des renseignements sur la culture sénégalaise, accommoder leurs erreurs et les conseiller pour qu'elles soient à l'aise au foyer. De la part des maris, les affaires de leurs mariages ne doivent pas être laissées complètement aux mains de leurs mères.

#### **3.2.1.4. La stérilité et la libération de la femme ghanéenne.**

La douleur et la lutte d'Ama Ata Aidoo pour la liberté de la femme ghanéenne peut se voir au côté de la femme stérile. Dans le chapitre deux, nous avons vu qu'une mère est exaltée à cause des enfants qu'elle donne au mari, alors que la femme stérile est méprisée.

Pour l'auteur d'*Anowa*, les enfants qui font venter les mères et les familles, sont des cadeaux de Dieu. Personne ne contrôle la fécondité, pas même le pouvoir de créer un être humain. C'est vrai que la femme est un agent de procréation. C'est par elle qu'une nation, qu'un clan, qu'une famille, qu'une société est bâtie et qu'une génération est prolongée. La femme stérile ne crée pas d'enfants. C'est Dieu qui en donne. Pour Ama Ata Aidoo, la société doit se rendre compte que, ce n'est pas la femme seule qui peut être stérile. Les deux mariés peuvent être victimes de la stérilité. Par exemple, Anowa et son mari, Kofi Ako, dans *Anowa* étaient stériles. La stérilité donc, n'est pas réservée aux femmes seulement.

Ama Ata Aidoo voit la libération de la femme stérile, désormais, très nécessaire car, la stérilité apporte au couple la confusion et parfois, une mort imprévue. Le comportement de la société traditionnelle envers la femme stérile est très décourageant.

Pour les traditionnalistes, la stérilité est une chose très honteuse. Elle pousse les gens à se suicider parce qu'ils ne peuvent pas supporter la honte qu'elle apporte. C'est le cas d'Anowa et son mari. Les deux ont fini par se tuer car, leur secret est connu par tout le monde.

Ama Ata Aidoo trouve que, tout cela provient du fait que la société traditionnelle mesure le respect d'un couple par le nombre de leurs enfants. Les couples semblent n'avoir le droit de diriger les affaires de leurs mariages ni de se réjouir s'il n'y a pas d'enfants dans le mariage.

Ama Ata Aidoo pense qu'il est temps que la société change sa mentalité envers la femme stérile ou le couple stérile. Ama Ata Aidoo veut faire comprendre à la société traditionnelle que personne n'apprécie la stérilité dans son mariage, mais, quand elle vient, il n'y a rien à faire qu'à l'accepter.

En tant qu'Africaine et mère, Ama Ata Aidoo sait ce qui se passe au sein de la société traditionnelle. Normalement, ce sont les femmes, particulièrement, les mères qui commencent à tourmenter la femme stérile en l'insultant et en se moquant d'elle. Elle est écartée de la société.

La femme stérile ne peut pas s'engager joyeusement dans une conversation avec ses consœurs. Une femme dans *The Dilemma of a Ghost* a exprimé son sentiment lorsque la femme d'Ato, Hulalie, est traitée à tort de stérilité :

« Stérile si c'est une vraie stérilité. Oh! Fille étrangère que je ne connais pas, je pleure pour toi car je sais ce que c'est de commencer un mariage avec la stérilité. Tu aurais dû te taire ..... Tu pleureras jusqu'à ce que ta gorge sèche. »  
(Ama, Ata, AIDOO. 1970 p 25)

Ama Ata Aidoo croit fortement que, la liberté de la femme stérile doit commencer chez les femmes elles-mêmes. Elles doivent se libérer des tyrannies de leurs consœurs avant de

penser à leur liberté des tyrannies des hommes. Nous devons savoir que, la maladie peut causer la stérilité.

Ama Ata Aidoo veut que les mères sachent que, les enfants qu'elles possèdent n'étaient pas donnés parce qu'elles sont extraordinaires parmi les autres femmes. Mais, c'est par la bonté de Dieu. Elle veut conseiller les femmes africaines et les mères de ne pas maltraiter leurs consœurs qui semblent avoir des difficultés qui ne sont pas de leur faute.

### **3.2.2. L'éducation formelle et la libération de la femme.**

Les Sénégalais encouragent l'éducation coranique et traditionnelle de leurs filles au lieu de l'éducation formelle. Il y a donc beaucoup de femmes et de filles qui n'ont pas reçu l'éducation formelle. Et ceci a un rapport avec le sous développement des femmes. Elles ont besoin d'être instruites pour entrer en compétition avec les hommes. On oublie que ce qu'un homme peut faire une femme peut le faire mieux. L'éducation formelle des filles est devenue plus ou moins une abomination au sein de la société traditionnelle et musulmane parce qu'il y a le poids des habitudes chez les hommes qui persistent à voir les femmes reléguer à une place subalterne.

Du point de vue de l'écrivaine sénégalaise, les parents se contentent de l'éducation traditionnelle et coranique de leurs filles. Pour eux, l'école coranique donne la connaissance qu'il faut car, ce qui est important, c'est de connaître le fondateur de l'islam, savoir lire le Coran et savoir le devoir d'une musulmane. Pour cette raison, la plupart des parents musulmans n'attachent aucune importance à l'école occidentale. Quelques-uns voient l'école comme une petite diablesse qui rend têtues les filles, qui finissent par devenir des femmes têtues, tourmentant leurs maris et leurs pères. La mère

de Binetou dans *Une si longue lettre* et celle d'Ouleymatou dans *Un chant écarlate* n'ont pas vu l'importance de l'éducation occidentale de leurs filles. Le mariage était plutôt urgent pour elles. Le problème qui se pose à l'éducation formelle est qu'elle change la mentalité des filles. Mais, Mariama Bâ est optimiste qu'avec ce changement, les parents et la société entière en bénéficieraient.

Selon Mariama Bâ, les Sénégalaises pourraient être aussi importantes que les hommes, si l'on leur donne l'opportunité comme les hommes d'exercer leurs cerveaux à l'école.

Pour l'auteur d'*Une si longue lettre*, bien que les parents des femmes ou jeunes filles instruites soient des musulmans, leurs opinions au sujet de l'éducation des filles sont différentes de celle d'autres musulmans. Ils s'intéressent au bien-être de leurs filles et veulent changer leurs vies futures pour de meilleurs lendemains. Ce n'est pas toutes les femmes instruites qui ont abandonné leur foi ou leurs maris. Elles restent de bonnes musulmanes et de bonnes épouses.

Parfois, Mariama Bâ essaie de comprendre le sentiment de certains parents prenant en compte, l'éducation formelle de leurs filles en particulier. Il y a certaines filles qui ne se donnent pas du mal pour faire de longues études puisqu'elles peuvent tout obtenir sans fournir d'efforts même si leurs parents sont prêts à les instruire. C'est vrai que, la mère de Binetou a fait sortir sa fille prématurément de l'école pour le mariage. Si Binetou même, était sérieuse avec ses études, elle aurait résisté comme Daba, la fille aînée de Ramatoulaye. Binetou est une fille qui aime la vie comme sa mère. Avant de se marier avec Modou Fall, elle a déjà commencé à sortir avec lui. On l'envoie à la maison en voiture. Ramatoulaye l'affirme en disant :

« Je voyais, parfois, Modou s'intéresser au tandem. Je ne m'inquiétais nullement, non plus, lorsque je l'entendais se

proposer pour ramener Binetou en voiture, à cause de l'heure tardive. Binetou cependant se métamorphosait. Elle portait maintenant des robes de prêt-à-porter très coûteuses. »  
(Mariama, BÂ. 1979. p 54)

D'habitude, la formation intellectuelle semble être essentiellement réservée aux hommes. Par conséquent, il y a un certain décalage de niveau entre les hommes et les femmes. Par exemple, dans *Une si longue lettre* parmi quatorze femmes c'est seulement huit femmes qui sont bien instruites alors que parmi six hommes, c'est seulement un qui n'est pas instruit.

Dans *Anowa* d'Ama Ata Aidoo, il n'y a aucune parmi les femmes qui a fait l'école, pas même Anowa ou sa mère ou une membre de la famille de ses parents ou son mari, les femmes parmi les esclaves achetés non plus.

L'auteur d'*Une si longue lettre* est convaincue davantage et veut faire comprendre aux Sénégalais qu'ils ne doivent pas décourager l'éducation des filles ni détruire l'avenir ou bien le destin de leurs filles qui seraient des femmes de valeur un jour, en pensant que, c'est seulement les hommes qui méritent cette opportunité. La Grande Royale dans *l'Aventure Ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, bien qu'elle n'ait pas fait l'école, cependant, elle a conseillé son peuple, les Diallobés, à envoyer à l'école tous leurs enfants en mettant l'accent sur l'éducation des filles.

Mariama Bâ est tentée de ne pas nier la vérité que, parce que le taux d'analphabétisme est plus haut chez les femmes que chez les hommes ; la littérature africaine est dominée par les hommes écrivains. Les femmes écrivaines africaines luttent donc, pour se faire reconnaître par leurs œuvres. Sinon, combien de romans écrits par des hommes donnent aux femmes les rôles indépendants qui feraient sortir les potentialités en elles ? Le manque de l'éducation formelle des femmes ne les aide pas à s'améliorer. Nous

devons savoir que, l'amélioration des vies des femmes africaines est nécessaire pour le bien-être de leurs pays respectifs.

Franchement parlant, c'est évident que, l'éducation formelle des femmes ouvre la voie à l'acquisition du travail digne. Le Code de la Famille Sénégalaise promulgué par la loi du 8 Juin 1972, stipule les droits des femmes au travail. Mais, sans l'éducation formelle des femmes et des filles, comment est-ce qu'elles vont acquérir le travail qu'il faut ? Daouda Dieng, le Député de l'Assemblée Nationale au Sénégal, est nommé féministe à cause de ses idées progressistes à l'égard des femmes de son pays en vue de leur émancipation parce qu'aucun changement ne peut s'effectuer sans la participation active de la femme. Ramatoulaye est enseignante. La petite Nabou est sage-femme. Aïssatou est ambassadrice représentant son pays aux Etats-Unis. Il y a quatre femmes qui travaillent à l'Assemblée Nationale au Sénégal. Toutes ces femmes professionnelles contribuent énormément au développement de leur pays comme le font leurs maris.

Simone de Beauvoir, l'une des féministes occidentales qui s'intéresse à la libération des femmes globalement semble dire que, les femmes peuvent se comparer aux hommes dans toutes situations de vie. Selon la féministe occidentale, les femmes doivent entreprendre des travaux profitables, mais, leur éducation est importante parce que, c'est la base de l'acquisition des travaux qui sont disponibles. Pour elle, le succès de l'émancipation des femmes dépendrait largement d'elles-mêmes. Elles doivent tout faire pour sortir de leur condition d'infériorité, d'inégalité et de dépendance par rapport à l'homme.

Mariama Bâ est parfaitement d'accord avec Simone de Beauvoir. Ramatoulaye, la petite Nabou, Daba et Aïssatou sont bien éduquées et elles sont engagées dans des professions dignes. Binetou, et Jacqueline qui ne sont pas bien instruites ne travaillent

pas. Et si elles veulent travailler, elles ne trouveraient pas de travail profitable et digne comme les autres femmes. On peut dire que, bien que les femmes soient données le droit de travailler, à cause de l'éducation formelle elles ne trouvent pas de bon travail.

La femme est la racine fondamentale de la nation où se greffe tout apport. La femme instruite soutient non seulement son pays avec son travail, mais son foyer avec la connaissance acquise à l'école. Les enfants de la petite Nabou et d'Aïssatou seraient du même niveau grâce à la connaissance acquise par leurs mères à l'école. Elles vont les soutenir à être bien élevés. Au contraire, les enfants de Ramatoulaye et de Binetou ne seraient jamais de même niveau car, Binetou n'a rien acquis à l'école pour bien élever ses enfants. C'est pourquoi le Docteur Aggrey a soutenu l'éducation de la femme en disant que :

« Si un homme est éduqué c'est seulement un individu qui est éduqué, mais, si une femme est éduquée, c'est la nation entière qui est éduquée ». (George, KYEI-BAFFOUR. 2000. P27)

La société africaine a besoin de bonnes morales, et ces morales peuvent se trouver chez les femmes et non pas chez les hommes.

Les enfants passent plus de leur temps avec leurs mères qu'avec leurs pères. Et les mères enseignent aux enfants les bonnes choses qu'elles savent, ce qu'elles ont vu et expérimenté dans la vie. Par ce moyen, les mères inculquent à leurs enfants de bonnes morales la seule chose qui ferait la fierté des sociétés africaines. Jane Frohock, une autre féministe occidentale a écrit dans un journal intitulé Lily. Elle affirme ce que le Docteur Aggrey a dit. Jane Frohock dit :

« C'est la féminité de femme, sa féminité sensibilité, sa moralité le plus haut que la société a besoin maintenant pour réagir contre le sens de masculinité qui est dans nos lois injustes et inégales » (Mary, WOLLOSTONECRAFT. p19)

L'éducation traditionnelle n'aiderait pas beaucoup les femmes à améliorer les vies des enfants qui deviendraient des adultes un jour pour faire avancer leur société.

D'après Mariama Bâ, l'éducation formelle des filles joue un rôle libérateur aidant les Africaines à se libérer de toute tutelle traditionnelle. Elle permet à la femme de refuser les aspects nuisibles de sa propre culture et d'accepter les bons côtés des cultures étrangères. Ramatoulaye, la narratrice dans *Une si longue lettre*, déclare :

« Nous sortons de l'enlèvement des traditions, superstition et mœurs ; nous faisons apprécier de multiples civilisations sans reniement de la nôtre ; élever notre vision du monde, cultiver notre personnalité, renforcer nos qualités, mater nos défauts, faire fructifier en nous les valeurs de la morale universelle ; voilà la tâche morale que s'était assignée l'admirable directrice. »  
(Mariama, BÂ. 1979. p 27-28)

En tant que directrice, Ramatoulaye a appris à se dégager de la tradition pour devenir une femme moderne et responsable.

Du point de vue de Mariama Bâ, politiquement, le droit de l'homme, n'est pas limité aux hommes seulement, mais aux femmes aussi. Les femmes ont le droit de se plaindre si quelque chose ne va pas au foyer ou au travail, le droit de l'indépendance, le droit de vote et de s'exprimer librement. Beaucoup de femmes ne sont pas contentes du traitement qu'elles reçoivent au foyer et au travail. Mais, le fait qu'elles ne sont pas instruites, leur condition ne leur permettrait pas d'exprimer leur sentiment au travail précisément. Pour combler le malheur, au sein de la société traditionnelle et musulmane, la femme est comparée à un bébé. Elle n'a qu'à obéir à l'ordre, respecter son mari ou son père ou son patron et à dire 'oui' sans le contrarier même s'il a tort. Si les femmes sont bien éduquées, elles n'accepteraient pas tout cela. L'homme, serait alors obligé d'obéir et respecter l'opinion de la femme.

Les femmes pourraient effectuer un changement dans leurs sociétés si on leur confiait le pouvoir. Mais, la plupart du temps, les femmes promues aux postes-clés ne sont pas nombreuses et la fonction qui leur est assignée ne leur donne pas assez d'autorité pour atteindre leur but ultime.

Comme d'habitude, le fait que les femmes ont le droit de vote, leur voix serait entendue, malheureusement, leurs représentantes sont toujours peu à l'Assemblée Nationale au Sénégal. Ramatoulaye dans *Une si longue lettre* n'était pas contente du nombre de femmes à l'Assemblée Nationale. Elle a demandé à Daouda Dieng, le Député de l'Assemblée Nationale pourquoi il y a seulement quatre femmes à l'Assemblée Nationale ?

« ...quatre femmes, Daouda quatre femmes sur une centaine de députés. Quelle dérisoire proportion ! Même pas une représentation régionale. »  
(Mariama, BÂ. 1979.p 88)

Ramatoulaye espérait voir plus de quatre femmes au parlement pour pouvoir changer la vie des autres femmes sénégalaises au foyer et au travail. Mais, c'est dommage que, les législateurs soient nombreux. Ils dominent toujours dans la prise de décision. L'aspect intéressant, selon Mariama Bâ est qu'avec le droit de vote, si beaucoup de femmes sont éduquées, il y aura des changements dans leurs vies car, au cours des élections, les femmes voteront davantage pour les femmes candidates. Et en faisant cela il y aura beaucoup de femmes à l'Assemblée Nationale pour que la voix des femmes soit entendue.

Les femmes ont besoin de dirigeantes pour les conduire dans la lutte libératrice. Sans éducation formelle, leur effort n'a aboutirait à rien. C'est pourquoi la plupart du temps ce sont les femmes instruites qui se trouvent à la tête des mouvements pour l'émancipation de la femme. Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo qui luttent pour faire

émanciper les femmes africaines sont des femmes instruites. Désormais, pour les tenants du monde coutumier, si la femme réclame son indépendance, c'est à cause de l'école. L'école peut résoudre bon nombre de problèmes auxquels la femme fait face. L'école est aussi une clé pour la libération de la femme et le développement d'une société. C'est la raison pour laquelle Ramtoulaye rêve d'une société éduquée. Elle dit :

« ...quand la société éduquée arrivera-t-elle à se déterminer non en fonction de sexe, mais de critères de valeur. »  
(Mariama, BÂ. 1979.p. 27)

Les filles doivent être instruites comme les garçons.

En conclusion, Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo croient que la solution aux problèmes des femmes est à deux niveaux. Au niveau des hommes, il faut une reconversion des mentalités, c'est une affaire de longue haleine. Au niveau des femmes, elles doivent elles-mêmes accepter de se reconvertir. Il ne faut pas attendre que le salut vienne des autres. Pour les deux écrivaines, si les femmes africaines mêmes changent leur comportement envers leurs consœurs, c'est facile de mettre des juristes autour d'une table et de leur dire : il faut libérer les femmes comme le groupe des féministes occidentales qui cherchaient des moyens pour combattre les obstacles qui empêchent leur libération dans leurs pays respectifs. Reconnaisant qu'un pas radical doit être pris pour avancer un peu dans la vie, elles ont ceci à dire :

« Si nous sommes toutes d'accord que ces pratiques traditionnelles sont dangereuses au bien-être et à l'émancipation totale des femmes alors, dites aux gouvernements des pays où ces pratiques persistent, de légiférer pour les rendre illégales, mettant en place un processus qui les achèveraient. »  
(Florence, A. DOLPHYEN. 1991. p1) (Notre traduction)

La libération des femmes africaines est nécessaire pour leur développement et celui de la société africaine.

## CHAPITRE QUATRE

### ANALYSE DU SUCCES D'UNE SI LONGUE LETTRE ET d'ANOWA A PROPOS DU FEMINISME

#### 4.0 Introduction

Le féminisme est vu comme une révolte contre toutes barrières artificielles imposées aux femmes et pour la libération des femmes. Avec cette définition en tête, Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo ont, à travers leurs écrits, essayé de sensibiliser la société africaine à l'égard de la condition de la femme africaine, afin que la société africaine donne aux femmes leur liberté. Les deux auteurs ont aussi essayé d'encourager les femmes africaines à avoir confiance en elles-mêmes. Est-ce qu'Une si longue lettre de Mariama Bâ et Anowa d'Ama Ata Aidoo, ont atteint leurs objectifs ? Est-ce que le féminisme après tout, a un avenir ? Nous allons examiner ces deux questions sous ce chapitre.

#### 4.1 La réussite du roman Une si longue lettre.

Si nous regardons le rôle d'Aïssatou, dans Une si longue lettre, nous pouvons dire que, la romancière sénégalaise a atteint son but. Confrontée à la polygamie à un point dans sa vie, Aïssatou a quitté son mari en emmenant ses quatre fils. Un tel acte dans le milieu islamique est un geste révolutionnaire. Aïssatou a rompu les liens du mariage avec son mari à cause de la présence de la petite Nabou, sa coépouse. Dans son cas, l'initiative d'un tel acte ne partait pas du mari, mais de sa belle-mère.

L'appartenance au même clan devient le motif primordial pour prendre une seconde femme. Aïssatou s'est fixée un but qu'elle atteint et même dépasse. Elle gagne si bien sa vie qu'elle est en mesure d'offrir à Ramatoulaye, son amie d'enfance, une voiture

afin que cette dernière puisse soutenir la concurrence. Par le deuxième mariage de son mari, Mawdo Bâ, Aïssatou comprend qu'elle n'est plus digne d'intérêt et en tant qu'épouse, son époux ayant perdu toute considération à ses yeux. Aïssatou s'affranchit de la tutelle maritale. Elle dit :

« Je me dépouille de ton amour et de ton nom. Vêtue du seul habit valable de la dignité, je poursuis ma route. »  
(Mariama, BÂ. 1979, p 45)

Aïssatou n'a pas regretté son divorce. Son séjour en Europe a renforcé sa décision. La première femme de Mawdo Bâ va à la conquête du savoir et consolide ainsi son indépendance. Elle met une croix sur son passé et regarde droit vers l'avenir. Mariama Bâ est fière de son personnage qu'elle voit comme une femme de tête parce qu'elle ne s'est laissée prendre ni par le canon de l'islam ni par la tradition comme Ramatoulaye.

Le comportement de Ramatoulaye et les autres femmes africaines qui se comportent comme elle, ne facilite pas les processus de la lutte libératrice que prêche Mariama Bâ. Plutôt, elle ralentit les démarches. Mariama Bâ semble dire qu'il n'y a pas de succès au sujet de la liberté de la femme africaine avec un tel comportement. Selon l'auteur :

« Ramatoulaye s'est enveloppée avec les mœurs. Elle incarne la femme à la croisée entre deux chemins. D'une part, elle se meurt dans un cadre figé, où, les valeurs ancestrales l'enferment dans un carcan d'obligations et d'autre part, elle évolue dans un milieu traqué par les exigences et les apports culturels extérieurs. cinq ans après sa séparation avec son mari les blessures d'amour ne se sont pas cicatrisées. »  
(Mariama, BÂ. 1979, p 35)

La fidélité à l'amour de la jeunesse de Ramatoulaye ne connaît aucune défaillance et cela l'incite à rester au foyer conjugal, alors qu'il n'existe aucune réconciliation et rapport entre elle et son époux. Cette fidélité à l'amour est pour Ramatoulaye, l'une des raisons

de son refus de divorcer, mais, c'est aussi une force qui l'encourage à lutter. Elle espère reconquérir son mari par des tentatives amicales. En tant que mère de famille nombreuse, elle se soucie du bien-être familial. Ramatoulaye ne veut pas perturber l'équilibre moral de ses enfants.

Du point de vue de Mariama Bâ, Ramatoulaye pense que, le divorce n'est ni la bonne ni la digne solution. Un tel acte ne s'accorde pas à son mode de pensée et à sa foi religieuse. Musulmane pratiquante, elle respecte les prescriptions imposées par le Coran. Ramatoulaye confesse :

« De toutes les choses licites, le divorce est celui qui plaît le moins à Dieu. » (Mariama, BÂ. 1979, p 20)

Elle se rattache dans son malheur à sa foi et puise la force de supporter tous les maux. Vu sous l'angle religieux, la décision de Ramatoulaye prend toute sa signification et s'insère dans la réalité sénégalaise.

De tout son cœur, l'auteur d'*Une si longue lettre* veut savoir si on doit dire qu'au nom de la religion et de la tradition la femme africaine doit continuer à souffrir. Jusqu'à quand doit-elle souffrir pour avoir sa liberté ? Si toutes les femmes africaines se conduisaient comme Ramatoulaye, Mariama Bâ ne réussirait jamais dans sa lutte libératrice. Avec Aïssatou, on dirait que Mariama Bâ a réussi à transmettre au public son message.

#### **4.2 La réussite de la pièce *Anowa*.**

La pièce *Anowa* d'Ama Ata Aidoo projette une scène presque pareille à celle d'*Une si longue lettre*. Comme *Une si longue lettre*, on peut dire que, la pièce *Anowa* a aussi atteint son but ultime. La polygamie est l'un des éléments détestés profondément

par les deux auteurs à cause des problèmes qu'elle apporte aux couples. Mais, le manque d'enfants a forcé Anowa, la femme de Kofi Ako, à encourager son mari à prendre une autre femme. C'est dommage que, le mari qui était stérile ait refusé la proposition de sa femme. Si le mari n'était pas stérile l'encouragement de sa femme lui aurait fait épouser une autre femme.

Abena Badua, la mère d'Anowa était différente de sa fille. Elle n'a jamais encouragé son mari de prendre une seconde femme. Elle l'a plutôt convaincu à accepter son idée d'aller consulter un oracle pour un enfant. Finalement, ils ont eu un enfant, la source de son héritage parce que, traditionnellement, les enfants au mariage découlent à la femme dans la société matriarcale. Abena Badua décide donc ce qu'il faut faire et ne pas faire considérant le bien-être de l'enfant. C'est évident alors qu'Abena Badua décourage la polygamie, Anowa l'encourage.

Deuxièmement, Ama Ata Aidoo a fait une remarque sur la conséquence de l'insubordination de la part des femmes ghanéennes envers les hommes au sujet de l'héritage des enfants dans les sociétés matriarcales. Abena Badua, la femme d'Osam, est devenue le maître du foyer, au lieu de son mari. Le mari est ignoré dans tout ce qui concerne sa fille. Elle n'est pas prête à prendre des conseils du mari. Osam est devenu celui qui doit se taire en toute chose. La réaction d'Abena Badua, ne l'a pas beaucoup aidé. Par son comportement, elle a détruit sa fille Anowa en la mariant au lieu de la laisser devenir une prêtresse. Maintenant que sa fille est morte, elle est prête à écouter et à accepter des conseils du mari. Cette situation a donné au mari la liberté de prendre des décisions et de jouer son rôle comme le chef du foyer.

Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo ne luttent pas pour les femmes seulement, mais aussi, pour les hommes. C'est vrai que, la plupart du temps, ce sont les femmes qui sont

maltraitées par les hommes dans la société patriarcale. Mais, dans les sociétés matriarcales, les hommes souffrent beaucoup. Alors que Mariama Bâ lutte pour la libération des femmes, Ama Ata Aidoo est du côté des hommes dans les sociétés patriarcales et matriarcales respectivement. Mariama Bâ dit :

« Les écrivains puisent leurs inspirations dans les faits sociaux qui point de réflexion pour transmettre leur message. Ces phénomènes sociaux constituent donc les composants de la production littéraire et ont un caractère subjectif dépendant du degré de sensibilité des auteurs. A partir de tels matériaux, les écrivaines tributaires de la conscience collective, choisissent le genre qui leur permet de livrer leur message. Ils disposent donc éléments dynamiques pour convertir les faits sociaux en œuvre littéraire et leur donner ainsi une forme romanesque. » (Herzberger FOFANA, p5)

Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo ont choisi le mode épistolaire et théâtral pour transmettre leurs messages. La lettre et le théâtre permettent de communiquer un message, une nouvelle mais, aussi les sentiments et la réflexion des narrateurs. Au cours d'une interview, Mariama Bâ explique pourquoi elle a choisi la lettre. Elle dit :

« J'ai voulu donner à l'œuvre une forme originale au lieu de faire l'éternel roman par 'je' ou qui débute par 'il y avait' J'ai voulu une forme originale et abordable et comme ce sont deux femmes, je crois que le procédé de la lettre se prête mieux à la voix de la confidence » (Herzberger FOFANA, p 93)

Il y a beaucoup de romancières qui ont utilisé le mode épistolaire pour transmettre leur message. Nous avons *Lettre d'un africain* de Mamadou Ouane, *Un nègre à Paris* un récit épistolaire de Bernard Dadié, < Lettre de France > de Sembene Ousmane dans *Voltaïque* et *Sans tam-tam* d'Henri Lopès. *Une si longue lettre* n'est pas le premier roman épistolaire de la littérature africaine mais, Mariama Bâ est le premier auteur qui exploite à fond, les ressources de cette technique littéraire.

Par leurs actions, Aïssatou et Ramatoulaye cherchaient à trouver la voie qui mène au bonheur. Mariama Bâ a créé des personnages fictifs qui donnent l'illusion de

l'authenticité. Elle essaie de mêler ses propres expériences à celles d'autres femmes et les projette dans le récit qui est ainsi empreint d'un certain réalisme. Mariama Bâ a su allier réalité et fiction et offrir ainsi au lecteur une image de la société et surtout de la femme sénégalaise.

Mariama Bâ ne prône pas un féminisme à outrance qui s'exprime par un rejet total de l'homme, bien au contraire, leur souhait demeure un amour partagé afin de pouvoir vivre.

Les deux auteurs croient fermement à la chaîne de solidarité et appellent la femme à ne pas se laisser aux découragements malgré toutes les barrières qui se dressent sur son passage. Elles ont également la conviction que, les changements socioculturels de leur pays provoqueront par ricochet la libération de la femme ou du moins, favoriseront le processus d'émancipation. Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo exhortent les autres femmes africaines à donner vie à leurs réflexions, à utiliser l'écriture comme l'une des voies qui mènent à l'émancipation. Mariama Bâ déclare :

« C'est à nous femmes de prendre notre destin en mains pour soulever l'ordre établi à notre détriment et ne point le subir. Nous devons user comme les hommes de cette arme pacifique. Certes, mais sûre, qu'est l'écriture. » (Mariama, BÂ. 1979, p70)

Mariama Bâ a su concilier les apports du modernisme à la tradition. Elle n'analyse pas seulement la situation de la femme africaine ; elle analyse aussi les possibilités d'épanouissement et de la prise de conscience dans une société patriarcale et musulmane.

### 4.3 L'avenir du féminisme en Afrique

Prenant en compte la tradition africaine et la position de la femme africaine d'une part et la lutte émancipatrice des féministes d'autre part, est-ce qu'on peut dire vraiment que, le féminisme a un avenir en Afrique ? Tout ce que nous faisons, nous souhaitons toujours sa continuité. On peut tromper une partie du peuple pendant un moment, on ne peut pas tromper tout le peuple pendant tout le temps. C'est-à-dire que les hommes peuvent tromper certaines femmes, mais ils ne pourront pas tromper toutes les femmes tout le temps.

A part les activités des écrivaines féministes, il y a d'autres catégories de femmes qui ne se sont pas limitées aux femmes opprimées, mais, aussi le développement de leurs pays respectifs. La section du Nouveau partenariat pour le développement de l'Afrique (NEPAD), qui s'occupe des affaires des femmes, a eu sa première réunion sur « la femme africaine » du 28 au 30 avril 2003, dans la capitale gabonaise. C'est le palais international des Conférences de Libreville qui a servi de cadre à cette réunion, organisée avec le soutien du bureau national de la coordination du NEPAD au Gabon. Leur but principal est le rôle de la femme africaine dans le processus du NEPAD. Pendant trois jours, les conférenciers ont débattu des mécanismes qui devraient conduire à une implication plus affirmée des femmes dans cette nouvelle vision de l'Afrique qu'est le NEPAD.

En Afrique, il y a des conflits récurrents, la pandémie du VIH/SIDA, la pauvreté, une solidarité forte brisant les préjugés et faisant une large place à la conjonction des efforts est une évidente nécessité. La réponse sera le rôle de la femme. La femme est le pilier de développement économique et social de l'Afrique. Les féministes ont parlé de

l'éducation formelle des filles, de la recherche de la paix, de la participation plus active des femmes dans la vie politique, l'accès des femmes à la formation et au crédit, de la participation des femmes aux postes, de prises de décision, des bourses pour les meilleures étudiantes, particulièrement, celles suivant des filières scientifiques, la gestion et le rétablissement de la paix.

Les conférences ont attiré l'attention des dirigeants africains. Dans une interview, Thaninga Shope-Linney, directrice de la communication au secrétariat du NEPAD a confirmé que, NEPAD n'est pas une institution, n'est pas une organisation mais, un processus stratégique dont le but est d'améliorer la qualité de vie des Africains. NEPAD suggère les moyens d'accéder à une meilleure éducation ou santé.

La corrélation Sida/ Pauvreté reste une problématique complexe. A cause de cela, la Première dame du Gabon, Madame Edith Lucie Bongo, présidente de l'Organisation des premières dames d'Afrique contre le VIH/SIDA, (OPDAS), en partenariat avec le comité de pilotage du NEPAD ont tenu d'organiser simultanément deux réunions. En présence des experts du NEPAD, la présidente de l'OPDAS et ses homologues, du Sénégal, du Rwanda, de Zambie, des représentants de la première dame du Ghana et de Mauritanie, ont défini des stratégies pour améliorer le statut de la femme africaine.

En tant que ministre des Femmes au Burkina Faso, Gisèle Guigma a décidé de créer des Maisons de Femmes dans tout le pays. Là, les femmes pourront se retrouver pour se former, parler de leurs droits, et préparer leur avenir. En 2001, six maisons avaient été réalisées. En 2002, six autres ont été créées. En 2003, les femmes avaient créé huit maisons. Ces maisons sont simplement des lieux de rencontre pour les femmes mais aussi des centres de formation et d'alphabétisation, ce qui permettra d'aborder la question du manque d'éducation dont elles se plaignent. Elles pourraient y apprendre un métier

comme le tissage, la fabrication des pagnes traditionnels, des savons et d'autres choses. Organisées en groupement et en association, les femmes villageoises ont appris à gérer elles-mêmes leurs maisons et à rédiger leur propre programme

Encore une fois en Burkina Faso, la femme constitue un secteur prioritaire pour le gouvernement. Pour lui, aider une femme à se promouvoir, c'est aider toute la nation parce que les femmes jouent un rôle très important. Donc, elles sont impliquées dans le développement du pays. Il existe au Burkina Faso un ministère de la Promotion Féminine. Toutes les actions concernant les femmes doivent être développées en concertation avec ce ministère. Il y a aussi un journal féminin « Kelbru » et une radio féminine « Radio Munyu » et en plus, l'« Amazone », journal dirigé par une femme, Habibata Gasambe, Directrice de la publication de l'Amazone. Il y a un faible taux de participation des femmes dans les médias. Si les femmes veulent avoir une vraie émancipation de la femme, il fallait que femmes se prononcent sur tout ce qui les touche directement. Et la presse est le moyen idéal pour cela. Là, on traite des sujets, y compris le problème de l'excision, et du mariage forcé aussi bien que la situation des femmes et des enfants.

Au Ghana, il y a un ministère créé pour la promotion des femmes et des enfants. Dans le secteur de l'éducation, il y a un programme intitulé FCUBE. « Free Compulsary Universel Basic Education » où l'accent est mis sur l'éducation des filles. Le secteur encourage les élèves de sciences et de mathématiques. En plus, il y a plusieurs Organisations Non Gouvernementales comme Abantu, World Vision, Catholic Relief Service chargées du bien-être des femmes rurales et urbaines.

Une loi (Domestic Violence Bill DOVVSU) est promulguée et WAJU (Women and Juvenal Unit) est responsable de l'effectuer pour protéger d'abord les femmes contre

la violence domestique, les filles du viol et puis, les hommes au foyer conjugal. Les femmes politiciennes sont nombreuses. Elles étaient environ 196 en 1998, 341 en 2002 et 433 en 2006.

Comme le Burkina Faso, il y a des maisons des femmes, c'est-à-dire, les lieux de rencontres des femmes partout au Ghana où beaucoup de choses sont apprises et sont faites pour améliorer la vie des femmes rurales et urbaines. Ces lieux étaient établis par un mouvement nommé « 31st December Women Movement » dirigé par l'ancienne première dame, Madame Konadu Agyeman Rawlings. Il y a « Hawa Yakubu Foundation » établie et dirigée par Madame Hawa Yakubu. C'est pour élever le statut des femmes rurales.

Au Mali, il y a des femmes qui travaillent ensemble pour les femmes de leur pays. Dans un extrait de la version préliminaire du rapport de la quatrième Conférence Mondiale sur les femmes à Beijing (Chine) en septembre 1995, les sujets discutés n'étaient pas différents de ceux qui sont déjà traités par les autres conférences qu'on vient de mentionner. L'effort collectif de ces femmes est en direction du bien-être, de l'émancipation et de la participation de la femme africaine au développement avec l'éducation de la femme comme la clé à la réussite. La plupart des gouvernements africains, ceux des pays développés et les corps religieux ont donné leur consentement au sujet du développement total de la femme africaine.

L'O.N.U. est parfaitement d'accord sur l'idée du développement total de la femme africaine à cause de son expérience. Lorsque le monde était confronté à des problèmes du croisement de la population et du manque de l'alimentation, l'O.N.U. s'est rendue compte que les femmes dans les pays en voie de développement étaient la solution de cette catastrophe. L'analyse faite ici est qu'elles possèdent beaucoup d'enfants et en

plus, elles travaillent davantage au champ pour nourrir leur famille. Pour cette raison, leur motivation de limiter les nombres d'enfants est un élément très important à la solution de la croissance de la population mondiale. On n'ose pas parler de développement lorsqu'une partie de la société est reléguée à l'arrière-plan. Ceci est la racine de la déclaration de l'Année Internationale de la Femme et l'émancipation totale de la femme africaine par les Nations Unies

Aujourd'hui, on trouve fort heureusement les femmes dans les organisations syndicales. Ce mouvement ira en s'amplifiant et il arrivera un moment où elles prendront conscience et infléchiront, sans aucun doute, sur la politique des pays. Elles ne se contenteront plus des strapontins. Il arrivera un moment où la démocratie se fera jour et à partir de ce moment, la femme retrouvera sa place dans nos sociétés.

Considérant ce que nous venons d'évoquer, on peut dire sans crainte que le féminisme en Afrique a un avenir. La femme africaine a donc un avenir dans nos sociétés parce que, la femme africaine d'aujourd'hui n'est pas la femme africaine d'hier. Il y a beaucoup de changements dans sa vie et son environnement.

## CONCLUSION

Nous avons essayé de voir comment Mariama Bâ et Ama Ata Aidoo ont traité le féminisme dans leurs œuvres. Nous avons pris en compte la position de la femme dans la société africaine traditionnelle en appuyant sur *Une si longue lettre* de Mariama Bâ et *Anowa* d'Ama Ata Aidoo respectivement. Nous avons constaté que, le complexe de la supériorité masculine mine l'amour et le bonheur des femmes, particulièrement, les premières femmes dans la société patriarcale, alors que dans la société matriarcale le complexe de la supériorité féminine mine l'amour et le bonheur des hommes au foyer.

Dans la société patriarcale, deux groupes ont été identifiés vis-à-vis de la femme opprimée. Le premier groupe, ce sont les hommes traditionnalistes. L'homme par nature, se veut maître. Il veut que la femme soit son éternelle subordonnée. Donc, la femme n'a pas le droit de vote, n'a pas le droit au choix de son amant, n'a pas le droit à l'éducation formelle, doit obéir à l'ordre et doit se taire au sujet de la décision familiale.

On peut ajouter que, les malheurs de la femme opprimée ne proviennent pas uniquement des dimensions sociale et raciale ni du complexe de supériorité masculine mais aussi de la femme elle-même, notamment, les belles-mères, les vieilles femmes et les jeunes filles destructives qui composent le deuxième groupe. Ces femmes rendent la situation pire pour leurs semblables en agissant comme des araignées. Les belles-mères, par orgueil, égoïsme ou par les principes moraux sèment le désaccord entre les conjoints. Par exemple, se disant être de sang pur et d'origine royale, Tante Nabou a semé le désaccord entre son fils, Mawdo Bâ et Aïssatou. Par fierté, l'avidité matérielle et le fait que les vieilles femmes ont mené une vie pauvre, elles sont toujours les instigatrices de

nouvelles épousailles et de ce fait, provoquent des catastrophes dans l'institution matrimoniale.

Ces catégories de femmes détruisent l'amour et la paix au foyer en semant la dispute et la désunion parce qu'elles veulent coûte que coûte récupérer ce qu'elles ont perdu. Les jeunes filles, par inconscience, collaborent avec les vieilles femmes pour rendre les premières femmes misérables au foyer.

Dans la société matriarcale, c'est le contraire. Au lieu de la femme, c'est l'homme qui est opprimé à l'égard de l'héritage des enfants. Les hommes ne sont pas respectés par les femmes parce que la femme assume la position de l'homme. Maintenant, c'est l'homme qui exécute les ordres. Son avis ne compte pas en ce qui concerne les décisions familiales et le bien-être des enfants.

Un troisième groupe composé de Mariama Bâ et d'Ama Ata Aidoo essaie de libérer leurs semblables de leurs situations dégoûtantes. Mariama Bâ n'est ni d'accord avec les traditionnalistes ni avec les femmes. Elle est contre le mariage qui n'apporte pas aux femmes le bonheur et condamne le comportement des parents qui cherchent à s'enrichir en s'appuyant sur le mariage de leurs filles. Elle met l'accent sur les femmes abandonnées et blâme les jeunes femmes attrayantes au sujet de la polygamie. La mentalité que ce sont les garçons seuls qui ont besoin de l'éducation formelle est condamnée.

Mariama Bâ se plaint du manque de femmes politiciennes. Ceux qui sont à l'Assemblée Nationale au Sénégal ne sont pas beaucoup. La raison est simple. Ces situations n'apportent que des conflits entre couples, entre épouses en compétition, entre enfants, entre enfants et leurs parents, entre travailleuses et leurs patrons et entre brus et leurs belles-mères.

Ama Ata Aidoo qui fait partie de ce groupe, fait comprendre à la société matriarcale que la stérilité peut se trouver chez l'homme et chez la femme. Il prend deux personnes pour avoir un enfant dans un mariage. Au cas où il y aurait manque d'enfants, les deux doivent être examinés pour vraiment savoir qui est la cause. Ce n'est pas toujours juste de conclure que ce sont les femmes qui sont stériles et non pas les hommes. Encore une fois, l'accent est mis sur le fait que les enfants dans un mariage doit appartenir au couple parce que, l'héritage des enfants chez la femme apporte entre couple des conflits qui finissent par détruire la vie et le destin des enfants. Un homme seul ou une femme seule ne peut pas bien élever des enfants.

On peut dire que la lutte de Mariama Bâ et d'Ama Ata Aidoo pour les femmes africaines a été motivée par la déclaration de l'Année Internationale de la Femme en 1975. Depuis cette date, la question d'inégalité entre l'homme et la femme et d'autres affaires concernant les femmes sont discutées aux niveaux national et international.

Dans ce contexte, il y a de nombreuses recherches au sujet de la condition féminine, des séminaires, des conférences tenues pour donner aux femmes l'opportunité d'identifier, de discuter et de trouver des moyens pour combattre les obstacles qui empêchent leur émancipation et leur intégration aux activités socio-économique, sociopolitique et socioculturelle dans leurs pays respectifs.

Pour ces écrivaines, le moment est venu pour elles d'essayer de faire comprendre aux traditionnalistes et aux politiciens que le droit de l'homme est pour tous et que, homme et femme ont le droit de s'exprimer librement, le droit de choix, le droit de participation au développement, le droit à l'éducation formelle, le droit au travail, le droit à n'importe quoi sans aucune restriction. Ce troisième groupe désormais, essaie de faire un appel progressiste à la réconciliation et une conquête pacifiste des droits

primordiaux de la moitié de l'humanité. Comme l'homme, la femme a beaucoup de potentialités en elle. Mais, son état de dépendance ne l'aide pas à faire sortir ces potentialités pour le bénéfice de la société. Elle doit être encouragée à avoir confiance en elle-même.

En ce qui concerne l'avenir du féminisme, il y a beaucoup de femmes instruites qui occupent des postes importants au travail et au gouvernement comme directrices et parlementaires dans leurs pays. Il y a des femmes à travers toutes les professions et toutes les institutions qu'on peut imaginer au monde. Nous devons savoir qu'une société est dynamique. Elle doit se transformer avec le temps. Les hommes doivent savoir qu'il est temps de changer leur mentalité et de s'habituer aux nouveautés.

Finalement, nous espérons que cette étude va encourager d'autres chercheurs à s'intéresser au féminisme manifesté dans d'autres œuvres.



## BIBLIOGRAPHIE

### ROMANS

AIDOO, Ata Ama (1960): *The Dilemma of the Ghost*, Longman Drumbeat, England.

AIDOO, Ata Ama (1970): *Anoma*. Longman Drumbeat, England

BA, Mariama (1979) : *Une si longue lettre*, Les Nouvelles Edition du Sénégal

BA, Mariama (1981) : *Un chant écarlate*. Les Nouvelles Edition Africaines du Sénégal

BADIAN, Seydou (1964) : Sous *l'orage* Ed Présence Africaine, Paris.

CHEIKH, Hamidou Kane, (1961) : *l'Aventure Ambiguë*, Présence Africaine, Paris

DIENG, Younouse (1979) : *l'Ombre en feu* Clé- Pocket,. Yaoundé

GUILLAUME, Oyono Mbia (1987): *Trois prétendants un mari*. Clé-Pocket, Yaoundé

SEMBENE, Ousmane, (1962) : *Véhi Ciosane*. Présence Africaine, Paris Sénégal

SEMBENE, Ousmane, (1962) : *Voltaïque*. Présence Africaine, Paris

### OUVRAGES THEORIQUES

BUSWELL, Carol (1989): *Women in Contemporary Society*, Macmillan Education Limited, London

CHUKWUMA, Hellen (1994): *Feminism in African Literature; Essays on Criticism*, New Generation Books, Abuja.

COTT, F.Nancy, (1914): *The Grounding of Modern Feminism*, Yale University Press, New Haven and London

DREWITZ, Ingeborg (1983): *The German Women's Movement*, Ingeborg Drewitz, Germany

DULPHYNE, A Florence, (1991): *The Emancipation of Women: An African Perspective*,  
Department of Linguistics, University of Ghana, Legon.

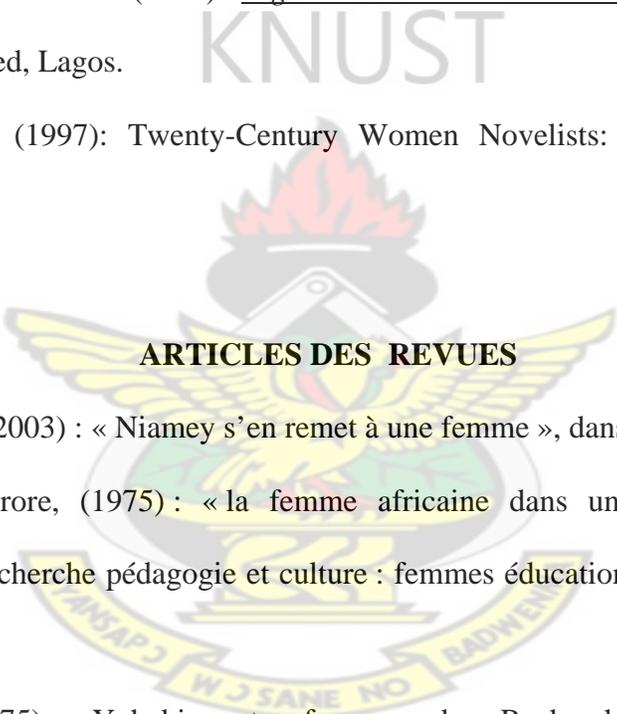
ELDREB, D. Jones, (1985): *African Literature Today: A Journal of Explanatory Criticism*,  
Africana Publishing Corporation, New York.

ELDREB, D. Jones, (1974): *Women in African Literature Today*. African World Press,  
London

HASSAN, R. Helen, (1992): *Nigerian Womanhood*, J.E.L Publications Kaduna, Nigeria.

TOKUNEFOR, O. Henrietta (1989): *Nigerian Females Writers: A Critical Perspective*,  
Maltose Press Limited, Lagos.

WATKINS, Susan, (1997): *Twenty-Century Women Novelists: Feminist Theory into  
Practice*,



### ARTICLES DES REVUES

AHYI, Véronique, (2003) : « Niamey s'en remet à une femme », dans *Amina* No 399 p 24

ALMEIDA, D. Aurore, (1975) : « la femme africaine dans un contexte encore non  
acculturé », dans *Recherche pédagogie et culture : femmes éducations avenir* Vol 19 No IV  
p5-7

BELKIN, Paule, (1975) : « Yohakimu et sa femme », dans *Recherche pédagogie et culture :*  
*femmes éducations avenir* Vol 19 No IV p56-58

Bi-DJAH, Isidore, (1982) : « Promotion féminine: l'avis d'un homme », dans *Id* No 605 p21

BIRITWUM, P. Christine, (1996) : « La F. I. V...et la femme dans tout cela ? », dans *Le  
griot* Vol IV No1 Journal de français du Département des Langues de l'université de Kumasi  
p 15-17

BISILIAT, Jeanne, (1975) : « Les mots et les femmes », dans Recherche pédagogie et culture : femmes éducations avenir Vol 19 No IV p59-60

BOLLY, Moussa, (2003) : « Ces femmes qui font bouger le Mali », dans Amina No 395 p 53

CORTODIN, N Souleymane, (2003) : « L'expérience d'une femme parlementaire active et entreprenante », dans Amina No 395 p16

COUSSY, Danise, (1994) : « La prise de parole des femmes », dans Notre Librairie, Nouvelle Ecriture Féminine : No 37 p54-56

DAGBA, Peggy, (2003) : « Le syndicalisme peut permettre à la femme d'émerger », dans Amina No 395 p 46

DIAKOURE, D. Aristote, (2003) : « Les femmes d'Afrique sont formidables », dans Amina No 395 p38-40

DIOP, Sira, (1975) : « accès de la femme à l'éducation en milieu rural », dans Recherche pédagogie et culture : femmes éducations avenir Vol 19 No IV p8-16

DOUDOU, Venance, (1987) : « Que reste-t-il de la lutte des femmes ? », dans Id No 852 p8-10

GNALI, A. Mambout, (1975) : « La femme africaine et la modernité », dans Recherche pédagogie et culture : femmes éducations avenir Vol 19 No IV p41-48

KI-ZERBO, Jacqueline, (1975): « Pourquoi l'année internationale de la femme ? », dans Recherche pédagogie et culture : femmes éducations avenir Vol 19 No IV p3-4

KONGOLO. M, Maurice, (2003) : « La démocratie vue par les femmes », dans Amina No 399 p 26-28

LAKPE, Raphaël, (1982) : « Les femmes au travail : travailler, c'est se rendre utile », dans Id No 605 p22-23

MENDY-ONGOUNDOU, Renée, (NEPAD : « les femmes africaines au cœur du débat »), dans *Amina* No 398 p 26-28

MOMBANGA, Mbaka, (2003) : « La dot », dans *Amina* No398 p 32-34

MONKAM, Yvonne, (2003) : « Lutter contre la chosification de la femme », dans *Amina* No 395 p 11

MOUANGO, Pascaline, (2003) : « L'OPDAS à Bamako », dans *Amina* No 399

OFORI, Arene, (1996) : « Voix de femmes, interviews de femmes du village de Labawaleshie », dans *Le griot* Vol IV No1 Journal de français du Département des Langues de l'université de Kumasi p 11-12

ORTOVA, Jarmila, (1975) : « Les femmes dans l'œuvre littéraire d'Ousmane Sembene », dans *Recherche pédagogie et culture : femmes éducations avenir* Vol 19 No IV p67-70

OWUSU. C SARPONG, (1996) : « Quatrième conférence mondiale sur les femmes Beijing (chine) 4-15 septembre 1995 », dans *Le griot* Vol IV No1 Journal de français du Département des Langues de l'université de Kumasi p 3-10

PAGNOUX, Maurice, (1994) : « Les enfants sont une bénédiction », dans *Notre Librairie, Nouvelle Ecriture Féminine* : No 37 p54-56

PAULME, Denise, (1975) : « Condition féminine et images de la femme en Afrique noire », dans *Recherche pédagogie et culture : femmes éducations avenir* Vol 19 No IV p25-32

RAYNAL, Florence, (1999) : « Les femmes, championnes de l'éducation », dans *Les femmes en France aujourd'hui* No 37 p 8-10

SANTOS DA SILVA, Florence, (2003) : « Une maison des femmes pour toutes » dans *Amina* No 395 p28

SUTHERLAND-ADDO, Esi, (1994) : « Ama Ata Aidoo : une voix pour les femmes », dans *Notre Librairie, Nouvelle Ecriture Féminine* : No 37 p57-63

SYMPHORIEN, L. Messan, (2003) : « La lutte contre l'analphabétisme est notre priorité », dans Amina No 398 p 44

TIEMTORE, Tiego, (2003) : « Presse au féminin au Burkina », dans Amina No 395 p 38

THEVENON, Emmanuel, (1999) : « Travail des femmes : une irrésistible ascension », dans Les femmes en France aujourd'hui No 37 p 11-13

#### INTERNET

CAZENAVE, Odile, (1999-2000) : « Vingt ans après Mariama Bâ, nouvelles écritures au féminin », dans Notre Librairie <http://www.arts.uwa.edu.au/AFLIT/OdileCazenaveAC.html>

SIMÕES DE SILVA, Tony, Anglophone and Lusophone Africans Writers. <http://www.ex.ac.uk/-ajsimo/es/aflit/AidooFR.html>

AIDOO, Anowa Summary Study Guide by Ama Ata Aidoo.

<http://www.bookrags.com./studyguide.anowa>

Aidoo <http://web.uflib.ufl.edu/cm/africana/aidoo.htm>

UDEGBUNAM, Farah, Book Review Mariama Bâ's *So Long a Letter*.

<http://www.is.wayne.edu/mnissani/solongbk.htm>

MARSAUD, Olivia, (2001) : Voyage au bout du veuvage: Une si longue lettre de Mariama Bâ Sénégal-Afrique <http://www.afrik.com./article3517.htm>

Ba Mariama <http://www.arts.au/AFLIT/BaMariama.html>

TOURE DIA, Alioune, (1979) : Sucès Littéraire de Mariama Bâ pour son livre : Une si longue lettre <http://www.arts.edu.au/AFLIT/AMINABaLettre.html>

## TABLE DES MATIERES

DEDICACE.....	i
DECLARATION.....	ii
REMERCIEMENTS.....	iii
RESUME.....	iv-v
ABSTRACT.....	vi-vii
INTRODUCTION.....	1
0.1 Présentation de la problématique.....	1
0 2 La justification du choix du sujet.....	2
0.3 L'objectif du travail.....	2
0.4 La méthodologie.....	2-3
0.5 Cadre théorique .....	4
0.5.1 La définition du thème féminisme .....	4-5
0.5.2 Les théories appliquées au féminisme.....	5
0.5.2.1 La théorie libérale.....	6-7
0.5.2.2 La théorie Marxiste.....	7-8
0.5.2.3 La théorie psychanalytique.....	8-9
0.5.2.4 La théorie Féministe.....	9-12
0.6 Travaux antérieurs .....	12-14
0.7 Différents parties du mémoire.....	3-4
CHAPITRE UN :	
FEMINISME DANS <u>UNE SI LONGUE LETTRE</u> DE MARIAMA B Â.....	15
1.0. Introduction.....	15
1.1. Aperçu biographique.....	15-16
1.2. Résumé d' <u>Une si longue lettre</u> .....	16-17
1.3. Critiques des problèmes de la femme sénégalaise à travers d' <u>Une si longue lettre</u> .....	17.
1.3.1. Le mariage vu par Mariama Bâ.....	17-23
1.3.2. La polygamie vue par Mariama Bâ.....	23-29
1.3.3. L'éducation formelle au Sénégal.....	29-35
1.3.4. La politique et le féminisme.....	35-37
1.3.5. Les castes et le féminisme.....	37-39
CHAPITRE DEUX	
FEMINISME DANS <u>ANOWA</u> D'AMA ATA AIDOO.....	40
2.0. Introduction.....	40
2.1. Aperçu biographique d'Ama Ata Ata Aidoo.....	40-43
2.2. Études des problèmes de la femme ghanéenne à travers <u>Anowa</u> .....	43

2.2.1. La stérilité vue par Ama Ata Aidoo.....	43-52
2.2.2. La superstition vue par Ama Ata Aidoo.....	2-57
2.2.3. L'héritage vu par Ama Ata Aidoo.....	57-58
2.2.4. Les raisons de l'héritage des femmes akans.....	58-60

### CHAPITRE TROIS

#### LA FEMME AFRICAINE ET SON INDEPENDANCE..... 61

3.0. Introduction.....	61
3.1. La motivation de Mariama Bâ et d'Ama Ata Aidoo dans la mission émancipatrice.....	61-64
3.2. Résolutions des problèmes des femmes africaines.....	64
3.2.1. La libération de la femme africaine au niveau de la tradition africaine....	64
3.2.1.1. Le mariage force et la libération de la femme africaine.....	64-66
3.2.1.2. La polygamie et la libération de la femme africaine.....	66-70
3.2.1.3. Les castes et la libération de la femme africaine.....	70-73
3.2.1.4. La stérilité et la libération de la femme africaine.....	73-75
3.2.2. L'éducation formelle et la libération de la femme africaine.....	75-82

#### CHAPITRE QUATRE.....83

#### ANALYSE DU SUCCES D'UNE *SI LONGUE LETTRE* ET D'*ANOWA* A PROPOS DU FEMINISME ET SON AVENIR..... 83

4.0 Introduction.....	83
4.1 La réussite du livre <i>Une si longue lettre</i> .....	83-85
4.2 La réussite de la pièce <i>Anowa</i> .....	85-88
4.3 L'avenir de féminisme en Afrique.....	89-93

CONCLUSION.....	94
BIBLIOGRAPHIE.....	94-97
ROMANS.....	98
OUVRAGES THEORIES .....	98-99
REVUES .....	99-102
INTERNET.....	102-103
TABLES DES MATIERES.....	103-105

# KNUST

